

98 . J. F. 1983

Rappel à quelques lecteurs...

**réabonnez-vous
à la Lettre aux Communautés
pour 1983**

Sommaire

	Pages
<i>La cicatrice</i> Christian Montfalcon	2
<i>A l'automne de nos vies, Vivre ensemble la Mission.</i>	
● Une « sacrée brochette » Jacques Pelletier	5
● Le temps de la retraite : l'estuaire d'un grand fleuve de vie Sezny Roudaut	9
● Tirer à bout portant sur le pantin Témoignage Jean Lardapide	18
● Ruptures et continuité Témoignage Ambroise Boucherie	21
● Un amour qui traverse le temps	26
<i>Le monde moderne, Aimé de Dieu</i> Jacques Leclerc	32
<i>L'équipe théologique de la Mission de France présente :</i> <i>Propositions pour la Mission</i>	42
Une réflexion à propos du texte de G. Defois : « La Mission dans la société et dans l'histoire »	
<i>Approches bibliques</i> Eric Brauns	70

« La cicatrice »

L'humain est vulnérable, c'est-à-dire sujet à la blessure. Que l'on permette une anecdote.

Je me souviens fort bien, c'était le 11 novembre 1938, mon voisin me dit : « Regarde petit ! » et, relevant le bas de son pantalon, il me montra une énorme balafre, « une belle cicatrice ». A Verdun, un éclat d'obus avait arraché une partie de son mollet droit.

Heureux d'avoir échappé à cette tourmente insensée, il montrait sa mutilation comme un trophée. Elle était, pour lui, tout à la fois signe de la gloire, trace de la lutte opiniâtre et conclusion de la bataille victorieuse. C'était une sorte de triomphe :

— triomphe des secouristes qui l'avaient arraché aux premières lignes pour le ramener dans une ambulance de campagne,

— triomphe des chirurgiens militaires qui lui avaient « sauvé » sa jambe,

— triomphe de la santé sur la gangrène,

— triomphe de la vie sur la mort,

— triomphe de son moral sur la souffrance aiguë qui sape le vouloir-vivre.

Pour lui, sa cicatrice n'était pas une balafre hideuse et déformante, mais un signe de victoire. Cette trace dans sa chair vive témoignait qu'il avait échappé à une mort atroce.

Les autres l'avaient tiré de ce mauvais pas ! Ils avaient ouvert une brèche dans le mur de la « mort certaine ».

Dans les hôpitaux et cliniques, beaucoup d'hommes montrent à leurs visiteurs leurs cicatrices comme des signes de la mort vaincue, de l'angoisse surmontée, de la solidarité vécue, de la vie triomphante, de la santé dominant la maladie. Les « opérés » ne sont pas diserts, mais pour exprimer leur guérison, ils disent simplement : « Ils ont bien travaillé ! » Tout guillerets, ils repartent guéris, portant dans leur corps la trace indélébile de leurs souffrances, de leurs luttes et de leurs surgissements. Ils n'oublient ni les mauvais jours ni les nuits lancinantes ; ils ne les ont pas oubliés mais ceux-ci sont dépassés et transformés. Leur corps témoigne en même temps — et par la même cicatrice — du mauvais et du bon, de la souffrance et de l'apaisement, de la faiblesse et de la force.

Tout cela peut sembler bien banal, et pourtant :

— il n'y a pas d'humains sans cicatrice, ne serait-ce que celle de l'autonomie de leur propre corps ;

— il n'y a pas de vie d'homme sans l'affrontement permanent des forces de vie et des forces de mort ;

— il n'y a pas d'existence humaine sans faire, dans la chair, l'expérience de la solidarité qui sauve.

Même déformante, la cicatrice est toujours un signe de victoire. Si elle ne se ferme pas, une plaie ouverte demeure, et, par elle, s'écoule la vie : « elle donne ». De cette fistule peut surgir la mort enveloppante.

Trace de fragilité, parfois lieu de sensibilité, la cicatrice affirme que l'on a pris son autonomie, que l'on a souffert, que l'on s'en est sorti du côté de la lumière.

Jésus dit : « Regardez mes mains et mes pieds, c'est bien moi ! » (Lc 24, 39).

« Avance ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et enfonce-la dans mon côté, cesse d'être incrédule et deviens un homme de foi ». Thomas lui répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn 20, 27-28).

Le Fils de Dieu, Jésus, le Christ, en se faisant homme a porté cicatrice dans sa chair. Rupture, souffrance, haine sont inscrites dans son corps de gloire, et la victoire de Pâques n'en a pas effacé les traces. Oui, c'est le même Jésus qui a vécu parmi nous et qui est ressuscité. En définitive, la cicatrice renvoie toujours au matin de Pâques, sans nier le Prétoire et le Golgotha.

Dans tout notre corps, nous portons la trace de nos luttes, de nos accidents de parcours, de nos chutes, de nos souffrances. Mais parce que nous sommes vivants, nous portons la cicatrice de la guérison.

Dans tout notre être humain, nous portons les signes de nos misères, de nos faiblesses, mais nous portons la cicatrice du pardon, signe que la tendresse ferme toute plaie et oriente vers la joie de vivre.

... Et Jésus, bon Samaritain de l'homme, « s'approcha, banda ses plaies en y versant de l'huile et du vin » (Lc 10, 34).

On n'efface pas une cicatrice, mais au lieu de rappeler le temps de la souffrance et de la blessure, elle clame pour qui sait entendre, naissance et guérison. « Voici que je fais toutes choses nouvelles » (Ap 21, 5).

Christian Montfalcon

A l'automne de nos vies vivre ensemble la mission

Le week-end ouvert par le 11 novembre 1982 a réuni à Fontenay presque une centaine de prêtres de la Mission de France, ayant atteint l'âge de la retraite ou ayant cessé leur activité professionnelle par licenciement économique ou par contrat de solidarité.

Le sujet de réflexion était évidemment d'envisager ensemble le temps de la retraite avec ses ombres et ses lumières, ses limites et ses chances.

Nous publions ici quelques échos de cette rencontre dont le Père Decourtray, Prélat de la M.d.F., qui y assistait disait qu'elle avait un caractère prophétique dans la manière d'assumer le vieillissement... pour la société et pour l'Eglise.

Dans les pages qui suivent :

- Lever de rideau, par Jacques Pelletier, secrétaire général M.d.F.*
- Le compte rendu des travaux de carrefours, par Sezny Roudot, prêtre psycho-sociologue du diocèse de Quimper.*
- Deux témoignages de retraités parmi d'autres.*
- Des extraits d'un document « dimensions spirituelles de la retraite », composé à partir de soixante réponses au questionnaire préparatoire à cette rencontre.*

Avant de présenter ces éléments, disons que l'ambiance de ces trois jours n'était ni à la nostalgie, ni à la morosité. La joie de se retrouver était égale à la perspective d'ouvrir de nouveaux sentiers, même quand on n'a plus vingt ans.

Une " sacrée brochette "

Heureux que vous soyez nombreux ici à Fontenay.

Une sacrée brochette : venus du Nord et du Midi, du centre et d'ailleurs. Hommes des terres australes ou rurales. Hommes du béton des villes ou des grands chantiers.

Vous venez, lourds de situations humaines partagées. Marqués par les soucis, les tâches des hommes. Au fait de leurs luttes et de leurs aspirations pour les avoir vécues avec eux. Mille combats menés, mille métiers, mille misères, mille espoirs...

Vous venez, mûris par les combats d'hier et d'aujourd'hui, au cœur de mondes dont l'Eglise est si souvent absente ou étrangère.

Vous êtes des hommes des lisières, des frontières, des labours profonds et des semailles. Des hommes enfouis, pétris de silence et de prière.

Une sacrée brochette : représentative des 40 années de la Mission de France. Derrière vous, dans vos tripes, dans votre cœur, je sens l'expérience d'une multitude d'équipes, de terroirs, d'océans, de quartiers, de chantiers, d'ateliers et d'usines...

Une sacrée brochette de prêtres, de chrétiens, de témoins actifs de 40 années de vie d'Eglise, de l'avant, de l'après VATICAN II. De ceux qui ont marché les premiers pas de la MISSION DE FRANCE à LISIEUX... De prêtres qui ont été « dans tous les coups », qui ont été « toujours dans le coup »... De prêtres ayant accepté d'être sans cesse « déplacés ».

Une sacrée brochette de passants, de nomades : DES VAGABONDS DE L'EVANGILE.

N'avez-vous pas en commun toute une vie de NOMADES ?

N'avez-vous pas en commun d'être des NOMADES A VIE ?

Je n'ai connu ni le temps de LISIEUX, ni celui de LIMOGES, mais j'ai appris par vous, qu'en tête du HIT-PARADE des chants missionnaires des années 45-50, vous aviez placé ce vieux chant de départ : « *Partir de Our en Chaldée* ». Chant des premiers nomades, chant repris plus tard, à l'époque de PONTIGNY. Chant de tous ceux qui sont prêts à re-partir, si ça vaut la peine.

Cette sacrée brochette n'est pas complète. Certains, tel LOUIS AUGROS nous ont déjà quittés... Les copains du MAGHREB et d'ailleurs n'ont pu se libérer. N'empêche qu'avec une pareille brochette si haute en couleurs, sans doute unique dans l'Eglise, on pourrait fonder une drôle d'amicale...

Mais ce n'est pas pour cela que je vous accueille ici... Cette rencontre doit être pour nous, un moment, *une heure de vérité*.

Heure de vérité pour chacun d'entre vous.

● Le moment semble venu pour chacun d'une sorte de bilan personnel, de regard porté sur ce qui a été vécu. Plusieurs l'ont déjà fait pour préparer cette rencontre (1). Chaque bilan personnel est une facette qui, placée à côté d'autres, enrichit l'expression de ce qui a été vécu collectivement depuis les Premiers Printemps de LISIEUX. Capital trésor à mettre au grand jour.

● *Heure de vérité*, ce moment où chacun regarde en face le TEMPS QUI VIENT. Cette tranche d'existence qui va se vivre entre aujourd'hui et la mort. Ces années à venir, je vous les souhaite les plus longues possible.

Dans le PSAUME 115, au verset 15, il est écrit :

« *Il en coûte au Seigneur*

« *de voir mourir les siens* ». Ce n'est pas moi qui, ici, contredirai les bons sentiments du Seigneur ! Avec les années qui s'accumulent, vous devrez affronter, plus radicalement encore, une certaine solitude, peut-être la maladie et la souffrance, puis, cette fois à coup sûr, la mort. Terrains nouveaux pour de nouveaux combats, lieux et moments pour y vivre des fidélités nouvelles.

● HEURES DE VÉRITÉ, heures à vivre en termes d'EXODE... Libérés des contraintes du pointage, de la tâche ou du rendement à fournir. Heures où l'imagination retrouve ses droits, du moins aussi longtemps qu'une bonne santé le permet. Heures à utiliser avec astuce pour que rien ne se perde de l'expérience acquise, et trouver un nouveau mode de présence.

Heure de vérité pour la Mission de France.

● Votre arrivée massive à la retraite *interpelle la Mission dans son ensemble*.

Vous qui avez su — avec tant d'imagination — rejoindre les femmes et les hommes sur leurs routes, sur leurs chantiers, comment allez-vous rester des « actifs » ? Vivre « une communauté de destin », non seulement avec ceux de votre âge, mais aussi avec les plus jeunes, avec ceux qui ont déjà pris la relève au milieu de nous ?

(1) Voir plus loin : Un amour qui traverse le temps.

N'avez-vous pas votre propre part à prendre de l'APPEL AU MINISTÈRE à lancer auprès des plus jeunes ? N'avez-vous pas à leur communiquer un peu et même beaucoup de cette Passion de l'Évangile qui vous a conduits sur les terrains des hommes ? Qui saurait mieux que vous *exprimer ce qui fait la vie* d'un prêtre-ouvrier, d'un marin, d'un « bâtisseur d'Eglise » ?...

● Comment la MDF va-t-elle savoir prendre en compte ce que vous vivez ? Comment va-t-elle veiller à ce que chacun et tous trouvent la manière de *vivre ce NOUVEL EXODE* ?

Comment va-t-elle pouvoir assumer les difficultés matérielles et de santé ? Les problèmes relatifs à ceux du 4^e âge ?

Comment va-t-elle continuer de faire face à ses charges financières ? N'y a-t-il pas à inventer un nouveau mode de participation ? Peut-être en la faisant profiter des compétences acquises au cours de votre vie professionnelle ?...

Heure de vérité pour l'Eglise.

● Les questions financières sont souvent révélatrices de la manière dont l'Eglise, c'est-à-dire ses services financiers diocésains, fait sienne notre place d'ouvriers, de pionniers de l'Évangile.

Facilement, elle prend en compte notre temps passé au service des paroisses, mais elle est tentée de « compter pour du beurre » le temps passé comme prêtre-ouvrier, marin ou autre... Nous avons donc à lui rappeler la dimension missionnaire de nos vies et la pauvreté des situations vécues. Question de pure justice.

● L'Eglise doit, elle aussi, *se laisser interpeller* par votre situation nouvelle.

Le moment est venu où vous devez tout mettre en œuvre pour *exprimer ce qui vous fait vivre*. Dire, en des mots faciles à comprendre, comment vous avez vécu. Vécu la foi. Vécu votre responsabilité de prêtre. Comment vous avez été chrétiens au cœur de la vie tout bonnement quotidienne, comme au cœur de luttes plus décisives...

Personne ne pourra le faire à votre place. C'est une *nécessité* pour l'Eglise de savoir comment vous avez travaillé à la FAIRE EXISTER.

Puis, enfin, chercher des ROUTES NOUVELLES,

des LIEUX NOUVEAUX *pour vivre la Mission* dans la ligne des fidélités qui ont guidé votre vie « active ».

Cessation d'activité, retraite professionnelle ne sont pas retraites, cessation de ministère.

Ensemble, ouvrons des sentiers nouveaux.

● L'Equipe centrale apprécie que vous soyez venus si nombreux. Les uns comme les autres, savons ce qu'il en coûte de voyager, de changer de lit... L'expérience de la Mission de France nous a appris que l'on gagne toujours « à se mettre en tas » pour réfléchir sur des questions nouvelles. C'est le bon moyen *pour susciter* l'ESPRIT. Cet ESPRIT DE PENTECÔTE qui a fait de nous des nomades. Esprit qui *débusque* toutes les situations qui auraient des allures de *fromage*, du style : « petite retraite pèpère où l'on se la coulerait douce ».

● Parlez entre vous. Dites-vous, dites-nous tout ce que vous avez sur le cœur. Et même vos rêves de « jeunes retraités ». Profitez de l'expérience de ceux qui ont du métier. Je veux dire, bien sûr, du métier de retraité. Parmi nous, il n'y a pas de donneurs de leçons, mais des SAGES qui peuvent nous aider à voir plus clair et à inventer.

● Cette rencontre n'est pas une Assemblée générale. Elle me semble pourtant suffisamment adulte (la moyenne d'âge est loin de frôler celle des folles années de l'adolescence), pour préciser des orientations destinées à débayer le terrain, et à bâtir l'avenir. NOUS SOUHAITONS QUE CETTE RENCONTRE SOIT EFFICACE, OPÉRATOIRE.

Ensemble, nous réfléchirons, nous prierons aussi. Et, je l'espère, nous rirons de bons coups. Car, chacun d'entre vous a vécu des sacrés moments, pas tous « à piquer des vers ». Seule la morosité ne devra pas trouver place ici pendant ce week-end. Qu'on se le dise. Et, que les responsables du Service d'ordre et de la bonne tenue morale de cette rencontre, y veillent scrupuleusement.

● Dans la mesure du possible, *des jeunes de la FORMATION* participeront à ces 3 journées. Profitez-en pour faire connaissance. Ecoutez-les. Parlez leur de ce que vous avez vécu.

Ce CHOC FRATERNEL des GÉNÉRATIONS ne peut qu'être profitable à l'AUJOURD'HUI et à l'AVENIR DE LA MISSION. N'est-ce pas avec eux et beaucoup d'autres que nous devons porter le souci de l'ÉGLISE A FAIRE dans les décades qui viennent.

BIENVENUE.

Jacques. Fontenay, le 12 novembre 1982.

Le temps de la retraite :

l'estuaire d'un grand fleuve de vie

En vous écoutant hier soir, je me disais que pour avoir réussi, il y a 30 ou 40 ans, un premier exode, un premier départ, vous aviez sans doute fait mentir une chanson de Mouloudji, qui a d'ailleurs bercé votre jeunesse :

« La vie est ainsi faite, et l'on y peut très peu

Lorsqu'on a la jeunesse on est souvent trop sage

Et lorsqu'on devient fou, voilà qu'on est trop vieux ».

Assez fous pour vivre un premier exode il y a trente ou quarante ans, le grain de folie que vous avez semé ces jours-là peut produire aujourd'hui quelque chose d'inédit au moment de ce nouvel exode, celui du troisième âge. Voilà mon impression en vous écoutant : le premier exode devrait être garant du second.

« Et il y eut une Mission de France »

C'est ainsi que j'intitule volontiers le premier point que je voudrais aborder avec vous, tant vous l'avez fortement souligné. La Mission de France hier et aujourd'hui... Lorsque vous relisez votre histoire, il ressort qu'un jour vous avez rencontré la Mission de France, et ce fût une rencontre extraordinaire. Vous l'avez rencontrée comme « une fiancée parée pour l'époux » que vous êtes devenus vis-à-vis d'elle, par delà la diversité de vos points de départ.

L'histoire de vos premières années pourrait s'appeler : « fiançailles et épousailles ». « J'étais entré au séminaire un peu à reculons, signale l'un ou l'autre d'entre vous. J'étais insatisfait d'une Eglise trop instituée et j'ai rencontré la M.d.F. comme une bonne nouvelle, comme un lieu où mes désirs et mes passions étaient accueillis, comme une plate-forme où je pourrais les cultiver ».

Fiançailles et épousailles... un autre disait : « Par rapport à une Eglise trop cléricale et trop hiérarchique, nous avons trouvé un lieu d'Eglise qui nous proposait une vie fraternelle, non seulement entre nous, en équipe, mais avec l'ensemble des hommes, en partageant avec eux la vie ordinaire, en particulier par le travail ».

C'était cela, la Mission de France, il y a trente ou quarante ans. En vous écoutant, je me disais qu'aujourd'hui encore, au moment de l'entrée dans le troisième âge, elle vous offre le lieu d'une bonne nouvelle, l'espace où vous pouvez toujours réaliser vos désirs et vos passions. Ainsi votre rencontre, ces jours-ci, pourrait bien être prophétique.

Elle n'est pas une rencontre de retraités ou futurs retraités, une sorte de club du troisième âge, une sorte de ressemblant corporatif. L'initiative en revient à la Mission de France. Ainsi tient-elle à affirmer, contre une certaine dominante sociale actuelle, que le troisième âge est un acte d'existence humaine ; donc, une réalité à penser, gérer, organiser. Cela me fait penser à cette phrase lue dans Ouest-France : « Ne pas honorer la vieillesse c'est démolir, le matin, la maison dans laquelle on va coucher, le soir ». L'un d'entre vous le disait d'une autre manière : « Comment vivre une communauté de destin "inter-âges" ? ». Ou encore : « Quelles passions communiquer aux plus jeunes ? ».

Peut-être, dans le dialogue inter-âge, pourriez-vous avoir plus d'ambitions. Beaucoup se disent généreusement prêts à accueillir les nouvelles générations, à leur donner des coups de main. Il faudrait aller plus loin et, sur la base de la différence reconnue et affirmée, vous situer en partenaires égaux. On n'est jamais de trop quand il s'agit de faire un monde. Dans une communauté de destin "inter-âges", chacun a sa place à part entière, à sa propre façon.

J'ai trouvé sympathique que la Mission de France aborde les problèmes du troisième âge des siens, non pas en invitant chacun à les résoudre seul ou en équipe, mais de façon institutionnelle. Cela peut cependant comporter un risque qu'il est bon d'apercevoir. Il ne faudrait pas que ce soit perçu comme une sorte de protection ; comme une solution aux problèmes demandée à la mère. S'adresser à la mère-institution... peut-être un peu oubliée, dans les années de la vie active... est un mouvement naturel quand on commence à vieillir. C'est réconfortant ; cela rassure. Je crois qu'il ne faut pas perdre de vue les années d'activité et d'engagement pendant lesquelles, non seulement vous avez réglé vos propres problèmes, mais aidé d'autres à régler les leurs. Cela reste une référence au temps de la retraite.

Une histoire d'amour

Il m'a paru très net que votre existence était tissée par l'histoire de la Mission, par celle du monde et celle de l'Eglise. Je voyais peu à peu apparaître, en vous écoutant, la densité et le poids de cette histoire qui vous a « faits » et qui est toujours à faire. Je crois que les deux vont de pair : on fait l'histoire et, en même temps, on se fait faire par elle.

L'histoire de votre amour est jalonnée de moments-clés, de dates, de faits et d'événements. Plusieurs d'entre vous évoquent des moments de leur histoire personnelle : la maladie, un deuil, une rencontre... Beaucoup signalent surtout des moments historiques à portée collective : le temps de Lisieux, celui de Pontigny, la guerre d'Algérie, l'histoire des prêtres-ouvriers, pour quelques-uns Mai 68... Je constate que personne n'a signalé le Concile... Donc, des moments qui ont été décisifs à l'intérieur d'une histoire d'amour. Je voudrais en souligner quelques émergences.

La première que vous faites apparaître est cette conversion qui s'est réalisée en vous par le travail ; par l'entrée dans le monde du travail, dans sa logique, sa dynamique, ses exigences ; par la participation à l'engagement syndical et politique avec échecs et réussites ; par la rencontre d'émigrés... Si, pour l'ensemble des travailleurs, le travail est une nécessité, pour vous il fut au départ un choix et ce choix vous a ouvert les chemins d'une conversion.

La seconde émergence est le choc produit par l'incroyance et la rencontre des diverses cultures. Certains parlent d'un « autre monde », d'une toute autre culture. Ceux-là n'évoquent pas seulement des réalités lointaines, telles que l'Islam, l'Afrique, etc. Il s'agit bien de réalités proches, comme la culture ouvrière, le marxisme... Autant de lieux où la vie est pensée, vécue, autrement. Ainsi s'est découvert l'énorme fossé entre le monde qu'est le Monde et l'autre monde qu'est l'Eglise. Choc de l'incroyance et des cultures, voilà sans doute un aspect assez propre à la Mission de France ; avec aussi son souci de dépasser les limites de l'hexagone pour appréhender les problèmes de manière large, au-delà de l'appartenance à des groupes particuliers.

Vous n'oubliez pas la blessure des années 54-59 : avec la décision de l'arrêt des prêtres-ouvriers, ce fut pour vous comme l'amour interdit. Beaucoup se sont alors vus marginalisés par leur Eglise, avec cette terrible question en eux : comment alors mener le combat de la foi ? Ce fut le temps de l'amour impossible Eglise-Monde ; impossible parce qu'interdit par la mère-institution. Au moins dans les modalités auxquelles vous aviez pensé, et

qui ont été reprises par la suite. En attendant, la blessure de ces années laisse en vous une cicatrice qui ne s'est pas totalement refermée. Cela ne veut pas dire que vous vivez mal cette blessure. Elle est constituante de ce que vous êtes aujourd'hui, avec des aspects très positifs. Je voudrais surtout dire que cette blessure ne s'est pas refermée pour la simple raison qu'il n'y a pas été apporté de remèdes institutionnels. Pour quelques-uns, le Concile a manifesté une Eglise se voulant de nouveau en sympathie avec le monde. Ce leur fut peut-être comme un baume au cœur. Mais, parce qu'il n'y a pas eu de remède, de réparation institutionnelle, pour survivre et pour vivre le mieux possible, vous avez apporté vous-mêmes vos propres remèdes : vie d'équipe, vie fraternelle, rencontres communes, etc. Ce faisant, tandis que vous tentiez de vivre bien avec cette blessure, par d'autres côtés vous l'avez entretenue. Disant cela, je voudrais signaler l'aspect positif qui est de constater que nous n'en sommes pas encore à l'eschatologie, mais plutôt dans une sorte de Samedi Saint, entre le Vendredi et le Dimanche. Voilà donc l'histoire d'un amour.

Epousailles et questions

Lorsque vous faites le bilan de ces épousailles avec la Mission pendant trente ou quarante années, trois sortes de questions émergent, les unes concernant l'Eglise, d'autres le ministère, d'autres encore le type d'hommes que vous êtes devenus.

« A-t-on fait Eglise ? ». Cette question revient souvent et cela reste une question. On a sans doute beaucoup réfléchi et avancé dans la recherche pour réussir une communauté humaine. Les questions concernant l'Eglise demeurent : A-t-on suscité un collectif de foi et d'Eglise ? Comment réussir une communauté ecclésiale ? Comment tout ce qu'on a vécu dans le monde pourrait-il avoir droit de cité dans l'Eglise ? Comment, dans cette Eglise dont nous sommes, faire entrer la modernité, les cultures, l'incroyance... Porteurs de ces interrogations, vous manifestez aussi le souci d'une Eglise UNE par-delà des diversités trop parallèles, trop cloisonnées.

« A-t-on été Ministre... A-t-on pu l'être ? »... Prêtre au travail, travailleur prêtre, vous avez sans doute beaucoup mené le combat social ; et les questions n'ont pas manqué autour du couple « Combat social et Royaume de Dieu ». Ce ne sont pas les seules. Le ministère se pose aussi en ces termes : comment faire émerger une parole de foi, une parole d'Evangile, une parole d'Eglise sur la réalité du monde, dans les réalités de l'histoire humaine.

Après le temps d'un « vivre en silence » est venu celui des interrogations, sachant qu'il n'y a pas d'existence de fait sans reconnaissance par l'autre. Comment, alors, parvenir à une plus grande et meilleure reconnaissance ?

La troisième série de questions que je voudrais souligner est de type plus personnel. Elle ouvre deux pistes de réflexion. La première touche à la dimension " prière ". « Pendant ma vie active, dit l'un d'entre vous, ma prière a été comme en creux ». C'est un appel au moment de l'entrée dans le troisième âge. Beaucoup soulignent comment ce nouveau temps de la vie ouvre à la prière, à la méditation, à la lecture, etc. Sur un tout autre terrain, se pose la question de la personne que l'on est. « Comment faire pour être un homme ?, sous-entendu : quant tu portes un personnage ». Autre manière de préciser la question : à travers l'engagement syndical et politique vécu à fond et qui prend tout l'homme, comment trouver sa véritable personnalité ? Il y aurait là comme une sorte de rétrécissement dans une définition fragmentaire de l'homme. En entendant de telles interrogations, je me dis : voilà peut-être une indication à mettre encore plus à mort le pantin qui existe en chacun de nous.

Etre un homme c'est toujours être un peu un pantin dans la vie. Je prends cette expression car elle est le titre d'un livre paru il y a quelques années. Il s'agit d'un P.D.G. Cet homme mène une vie active, très active. Il va de chantier en chantier, de représentation en représentation. Pas une minute à perdre. Il est vraiment identifié à son travail, à son engagement. Et puis, un beau jour, il apprend brutalement qu'il est atteint d'un cancer. Ce jour-là, il commence à " se mettre à son compte " d'homme, il accède enfin à l'existence humaine. Parce qu'il n'a plus de temps à perdre, il découvre qu'il est temps pour lui d'être enfin un homme. Cette histoire est une invitation. Le fait de se savoir mortel est un appel à accéder, toujours un peu plus, à notre vérité d'homme, c'est-à-dire à prendre un peu plus de distance et de recul par rapport à l'immédiat, aux tâches quotidiennes ; à penser autrement les valeurs sur lesquelles on fonde son existence.

Des pistes mobilisatrices

Cette première journée était essentiellement consacrée à une rétrospective ; le questionnaire vous invitait effectivement à relever les moments forts

qui ont marqué votre existence. Tout en faisant ce bilan, vous avez déjà commencé le deuxième temps de notre réflexion, celui de la prospective. En effet j'ai entendu un certain nombre de pistes mobilisatrices.

Tous les groupes ont signalé qu'ils avaient envie de vivre, que personne n'avait envie de débrayer de l'existence, même si on quittait le travail. Arrêter votre vie professionnelle sera comme pour tout travailleur une rupture. Encore une fois, comme il y a trente ou quarante ans, vous quittez de nouveau le bercail pour aller aux écoutes du monde présent. Il y a là une volonté farouche. Je trouve très sympathique cette rage de vivre à plein le temps de la retraite. Je ferai cependant une petite réserve. Il ne faudrait pas que cette euphorie soit un déni du vieillissement. Il ne faudrait pas qu'on se trompe soi-même.

J'ai également entendu plusieurs fois une sorte d'insatisfaction par rapport aux approches trop hexagonales des soucis et des problèmes. Même les plus militants veulent élargir un petit peu l'univers de leur engagement. Quelqu'un disait : « J'en ai ras-le-bol du slogan " produire français, manger français " ». Nous sommes à la dimension de l'humanité même si nous sommes Mission de France. Cette ouverture souhaitée me paraît être une ligne de force.

Comme autre piste mobilisatrice, il y a aussi la découverte d'un nouveau créneau social, créneau où peut s'investir une vie de retraite. On a parlé d'engagements auprès des paumés, dans des commissions municipales, dans des cours d'alphabétisation en mettant en relief l'aspect bénévole et gratuit. Le quartier prend de l'importance ; on s'aperçoit qu'il est un lieu de vie. Jusqu'ici on a été plus sensible au lieu de travail. Cette disponibilité plus grande à l'habitat et tout ce qu'il représente peut être une voie nouvelle.

Consentir au réel

Pour que ces pistes puissent se réaliser il faut consentir au réel personnel et social. Beaucoup affirment qu'ils entrent dans une nouvelle étape. Il ne faut pas se contenter de mots, il faut caractériser avec lucidité cette nouvelle étape, accepter de regarder quelle peut être notre contribution à la société d'aujourd'hui.

Jacques Brel dit dans une de ses chansons : « Mourir, cela n'est rien, mais vieillir.. vieillir... ». Consentir au réel, c'est ne pas se leurrer ; c'est

voir la situation telle qu'elle est : Le vieillissant est un être doublement trahi aujourd'hui : trahison du corps, trahison de la société.

Au début de cette session, le président de séance évoquait une liste de personnes qui s'excusaient pour des raisons de santé ou de fatigue. Voilà la réalité du troisième âge. Malgré l'appellation « vie montante », nous descendons une pente : le vieillissement du corps est toujours une catastrophe à laquelle il faut s'adapter de son mieux.

A cette trahison du corps s'ajoute la trahison par la société : Le vieillard est mis aux portes de la cité quand il s'agit surtout d'une société de consommation, de production, de rentabilité. La personne âgée ne produit plus, consomme moins, devient « économiquement faible ». Les sociétés occidentales refusent de reconnaître le vieillissement. Le monde n'est fait que pour l'adulte en bonne santé. Nous avons sans doute été aussi de ce monde-là. La personne âgée, socialement non rentable, est mise au défi de conquérir sa place dans un monde qui la rejette : lutter pour être reconnu alors que ses forces se sont fragilisées.

Pour faire face à une telle situation, il faut envisager des réaménagements. Certains d'entre eux ont été signalés, hier, dans les carrefours, notamment par rapport à la solitude et la vie d'équipe : la vie adulte, la vie de travailleur a été marquée par le binôme « militance - célibat ». Avec la retraite on se heurte à une grande solitude et par conséquence des questions par rapport au célibat reviennent avec force. Il faut donc redécouvrir, réévaluer la solitude vécue dans un autre contexte social que celui où on était branché sur l'entreprise de faire le monde de manière active.

La vie d'équipe et ses modalités évoluent selon les âges. Plus qu'une béquille pour tenir debout, d'un moyen d'action, l'équipe est un signe de la Mission : « Voyez comme ils s'aiment ». Vous affirmez la nécessité de l'équipe. Mais quand on entre au troisième âge, il faut peut-être s'interroger : Quelle est notre demande vis-à-vis de l'équipe ? Quel y sera notre investissement ? Sous quelle forme peut-on vivre l'équipe ?

La mission sociale du Troisième Age

Quand les vieillards se souviennent, ils sont nos éducateurs. L'existence de la personne âgée nous interroge de diverses manières, on peut limiter notre réflexion à des questions comme celles-ci :

Quelle quantité de cellules grises en moins ?

Quelle profondeur de rides en plus ?

Mais ce serait nous enfermer dans une approche réaliste, matérialiste, réductrice. D'autres questions peuvent émerger si nous vivons un rapport humain avec des personnes déjà âgées, des questions de ce genre :

Quelle somme d'amour accumulée ? Quel savoir-vivre ? Quelle capacité d'abandon ? Quelle histoire ?

Les personnes âgées nous apprennent la patience, elles nous apprennent les pleurs, elles nous apprennent la vie, l'amour, la mort. En Chine, les anciens, dit-on, sont chargés, dans les écoles, d'enseigner l'histoire. Ils donnent ainsi une identité à un peuple, en faisant l'anamnèse de ses racines. Et chez nous parfois aussi, les anciens, quand les jeunes parents travaillent, les anciens sont aussi de fait les éducateurs de leurs petits enfants. Ils ont vécu et ils peuvent nous apprendre à vivre et à mourir. Ils sont proches des enfants parce qu'ils sont, comme eux, sans poids. Les enfants n'ont encore rien, ne font encore rien, les vieux n'ont plus rien. Les uns et les autres se comprennent, ils ne sont point rentables. Ils nous questionnent. Par la place que nous saurons leur accorder, ils contribueront à faire la société, dans la ligne d'une réciprocité constituante. La vie se déroule en sens inverse de ce que l'on croit communément et c'est peut-être vrai de parler malgré tout de « vie montante ». C'est sans doute Garaudy qui sur ce point a raison quand il dit « nous naissons vieux — très vieux même dit-il — Nous naissons très vieux et il nous arrive parfois, d'arrachement en arrachement de conquérir une véritable jeunesse ». Pour les individus, comme pour les peuples, il faut de la mémoire, et une épaisseur d'histoire. C'est sans doute par un hasard, si le bouquin de la Mission de France est sorti : pour avoir un avenir, il faut avoir un passé. Une civilisation de l'immédiat ne serait pas humaine. Les racines et la conscience de ces racines sont nécessaires pour une fécondité. Ce n'est pas la mémoire du passé qui stérilise, si elle évoque des luttes qui ont construit le présent et préfigurent l'avenir. C'est tout à fait autre chose que raconter sa guerre. L'humanité est un sillon que chaque génération, à tour de rôle, creuse, dont elle tient le manche de la charrue. Ce sillon court derrière et devant soi d'un bout à l'autre de l'horizon, mais toujours vers l'aube. Ce n'est pas la mémoire qui vieillit une civilisation, mais la peur du risque créateur. Le P. Carré dit très justement : « Chaque jour, je commence ». Le vieillissement à craindre, ce n'est pas d'abord le déclin des facultés, la fuite des forces, l'usure des tissus et du cerveau, mais bien le vieillisse-

ment de l'espérance : Espérance que seule la reconnaissance de chaque génération peut entretenir, cette sorte de communauté inter-âge. Comme j'aime beaucoup les chansons, je vais terminer en chanson. C'est Jacques Brel :

*« Toi, si t'étais le Bon Dieu,
Tu ferais valser les vieux aux étoiles,
Toi, si t'étais le Bon Dieu,
Tu ferais valser les vieux.
Mais, t'es pas le Bon Dieu
Tu es beaucoup mieux,
Tu es un homme ! ».*

Je crois que, au moment où vous entrez dans cette solidarité du troisième âge et des retraités, vous n'allez pas affirmer l'existence d'un tel Dieu providentialiste qui ferait danser les vieux ; les vieux ne valseront que grâce à eux-mêmes, grâce à vous, et non pas grâce à un « Bon Dieu » qui viendrait d'ailleurs. Que les vieux valsent, ça dépend d'eux, ça dépend de vous : c'est une sorte d'invitation dans la fidélité à l'étape qui se termine, où vous avez, comme vous le disiez, mené la vie des gens. Une invitation à un compagnonnage fraternel, non pas en surplomb, non pas en curé, mais en maintenant la conversion que vous avez faite il y a trente ou quarante ans, un compagnonnage fraternel pour que la vieillesse soit aussi pour vous l'estuaire d'un fleuve enrichi, certes la vieillesse est un estuaire — mais d'un fleuve enrichi...

Tirer à bout portant sur le pantin

Lorsque, il y a deux ou trois semaines, André Laforge m'a demandé de vous dire, en quelques minutes, comment dans ma vie actuelle de retraité, je vivais la Mission, le Ministère, j'ai beaucoup hésité avant d'accepter, car je ne vois pas trop ce qu'il peut y avoir de missionnaire dans la vie qui est la mienne depuis bientôt six ans que je suis à la retraite. J'ai tout de même accepté en me disant, qu'après tout, mon cas était peut-être, ou risquait de devenir, celui de certains d'entre vous. Je sais aussi que beaucoup parmi vous vivent, déjà, ou se préparent à vivre, une retraite très active ; et j'ai pensé que ma vie aux activités très réduites pourrait, par contraste, donner lieu à une confrontation entre nous tous. Je vous livre donc quelques aspects de ma vie de retraité où l'on pourrait peut-être déceler une certaine attitude missionnaire. En tout cas, c'est comme ça que je vis.

S'il est vrai qu'au moment où j'ai pris ma retraite, a joué le désir de me rapprocher de ma famille au Pays Basque où vivait encore ma vieille maman, je crois pouvoir dire honnêtement que c'est surtout le désir de continuer à vivre la Mission qui m'a conduit. A vrai dire, ayant vécu depuis l'âge de 9 ans (mon entrée au petit séminaire), puis pendant 9 ans de service militaire, de guerre et de captivité, la vie de groupe, suivie de près de 30 ans de vie d'équipe, j'ai éprouvé une très forte tentation de vivre enfin un peu seul, de « respirer ». Mais la conviction que la Mission ne peut être vécue seul, isolé, a déterminé mes choix pour Mourenx où je savais retrouver une équipe de prêtres et religieuses, presque tous insérés dans le travail manuel et cela dans un secteur, celui du Bassin de Lacq, où le milieu est essentiellement ouvrier.

La seule chose qui me faisait un peu hésiter est qu'il y avait à Mourenx une communauté chrétienne d'une certaine importance que les prêtres de l'équipe, en plus de leur travail manuel, y assuraient des charges paroissiales assez lourdes et que je ne tenais surtout pas à trop m'y investir pendant ma retraite... moyennant quoi, le « permanent paroissial » nous ayant quitté, j'ai dû assurer presque tous les obsèques pendant toute une année !!

Passant d'une vie active de travail professionnel et de quelques responsabilités que je venais de vivre, à une vie de retraité, je me suis retrouvé, en arrivant à Mourenx, n'ayant plus rien de précis à faire, disposant désormais de semaines et de mois de liberté presque totale ; d'où parfois un sentiment de vide, d'inutilité, d'échec, accompagné d'une certaine mauvaise conscience de paresse, de me laisser aller, de me laisser vivre, fuyant peut-être certaines activités ou responsabilités que j'aurais pu encore assumer. Malgré ces sentiments un peu cafardeux ou dépressifs qui parfois m'effleurent, je dois reconnaître qu'ils n'entament guère ma sérénité, ni ne m'empêchent de bien dormir. Je suis même très heureux de vivre.

Essayant de vivre cela dans la foi, dans la prière, me sentant solidaire de tant et tant de retraités qui doivent éprouver les mêmes sentiments que les miens, je me dis qu'il y a, peut-être, déjà une certaine attitude missionnaire ; mais je ne voudrais pas me donner trop facilement bonne conscience, à bon compte, ni surtout « gonfler la baudruche ».

Toute Mission, toute vie qui se prétend ou se veut missionnaire suppose, pour qu'elle puisse se réaliser, une présence au pays où l'on est envoyé et un partage de vie avec ceux qui l'habitent.

Je dois avouer qu'en ce qui me concerne, cette présence et ce partage se réduisent à bien peu de choses : personnes rencontrées soit occasionnellement, soit dans les équipes de personnes du troisième âge ou autre, soit dans des visites à certaines familles : obsèques, réponses à des invitations, visite des malades. Bref, ça ne va pas loin.

Je pense encore signaler qu'avec quelques amis j'ai participé à une association dont le but était de créer des emplois pour des jeunes chômeurs en coopératives ouvrières. Mais ça n'a guère tenu plus de deux ans.

Ce qui m'a surtout marqué depuis quelques mois, très exactement depuis le 8 juin 81, c'est la maladie, genre de silicose, qui m'a frappé au moment où je m'y attendais le moins. Moi qui me croyais « costaud », jouissant d'une santé à toute épreuve, je me suis retrouvé brutalement pendant huit jours, en salle de réanimation, puis pendant quelques semaines dans un centre de cardiologie près de Pau ; ensuite à celui de Pessac près de Bordeaux. Incapable de me suffire, j'avais constamment besoin des autres. Là, j'ai pu apprécier le soutien et la fidélité des amis qui n'ont cessé de m'entourer, de m'encourager. Je crois avoir vécu ces semaines d'hôpital assez sereinement, d'autant qu'au repos je ne souffrais guère. Mais j'ai vraiment « paniqué » lorsque quelques semaines

après ma sortie d'hôpital j'ai cru, ainsi que mon docteur traitant, déceler des symptômes possibles d'un cancer aux poumons (ce qui par la suite, s'est avéré inexact). Tout ceci m'a aidé à devenir beaucoup plus sensible à la vie des malades, m'a rendu plus à même de partager leurs souffrances, leurs épreuves et surtout cette solitude qu'éprouve au plus profond de lui-même tout malade très entouré.

Cela m'a aidé aussi à tirer à bout portant sur le « pantin » qui existait en moi et dont nous a parlé ce matin Sezny Roudaud (1). Mais je crois bien que je n'ai fait que le blesser et qu'il ne disparaîtra totalement qu'avec moi.

La Mission, je crois la vivre surtout à travers et par l'intermédiaire des membres de mon équipe de Mourenx, en essayant de vivre avec eux et par eux la mission que l'Eglise leur a confiée dans le bassin et le complexe de Lacq.

Evitant, le plus possible, de gémir et de m'appesantir sur mes petits problèmes personnels et mes propres difficultés, j'essaye d'être attentif, accueillant à ce que vivent les uns et les autres, aux difficultés qu'ils rencontrent sur le plan de leur travail, de leurs engagements, parfois dans la recherche d'un travail lorsqu'ils ont été licenciés. Essayant de partager le plus possible leur vie, leurs préoccupations, leurs soucis, je crois partager un peu la vie des travailleurs de ce secteur.

Pendant tous les mois qu'a duré l'absence d'un « permanent paroissial », J'ai essayé de les décharger de certaines tâches (surtout les obsèques) pour qu'ils soient tout entiers disponibles pour leur vie de travail et ses divers prolongements. Dans nos rencontres d'équipe, je suis heureux de participer à la réflexion des uns et des autres. Optimiste par nature (d'un optimisme béat m'a-t-on souvent reproché), j'ai tendance à voir ce qu'il peut y avoir de positif chez les uns et les autres et, ce regard, j'essaye de le mettre au service de l'équipe dans nos relations mutuelles et dans celui que nous portons sur les événements et les gens : je crois que ça aussi ça fait partie de la Mission.

Je terminerai en disant que je pense très souvent à la Mission de France, à tous les copains que j'ai connus, aux jeunes qui s'y engagent et qu'au moment où j'ai cru « passer l'arme à gauche », j'ai offert ma vie pour elle et pour l'Eglise.

J'arrête là mon discours car vous pourriez me reprocher que moins j'en fais et plus j'en parle !!!

Ruptures et continuité

J'ai été licencié en novembre 1978 : dépôt de bilan, fermeture de l'Entreprise. Du manœuvre au Directeur, nous étions 1 700 à être mis au chômage.

Pendant 18 mois, nous avons occupé l'Entreprise. Avec des camarades de travail, nous voulions éviter la liquidation du matériel, participer aux discussions concernant une ré-ouverture possible, nous assurer que la ré-embauche se ferait en reprenant les licenciés.

Avril 1980 — L'Entreprise a redémarré, ne reprenant qu'une partie du personnel. Ayant alors dépassé l'âge de 55 ans, avec une centaine d'autres travailleurs dans la même situation et qui n'avaient pas été ré-embauchés, nous avons créé une Association. Il s'agissait de s'organiser, d'entrer en contact avec des Entreprises, afin de retrouver un emploi, au moins pendant quelques mois, et s'assurer ainsi des prolongations de prise en charge par les ASSEDIC. Cela a bien marché et nous a mobilisés pendant plus d'une année. J'ai moi-même retravaillé pendant quelques mois.

1981 — Progressivement je prenais de la distance avec les anciens camarades de travail. Je me retrouvais avec du temps disponible. De quelle façon continuer à vivre ?

Je voudrais dire ici comment s'est opéré ce qu'on peut appeler une reconversion et ce qui m'est apparu important.

Retrouver un nouveau lieu de vie.

En 1950, je suis parti naviguer sur des bateaux de la Marine Marchande. Depuis ce temps là, j'ai toujours exercé un travail salarié : la rencontre des hommes et des femmes sur leur lieu de travail, le partage de vie, c'est cela qui me « fabriquait ». Or je ne l'avais plus. Il me fallait « atterrir » sur un autre lieu.

Je garde des liens avec des camarades de la Réparation Navale, mais cela se limite à une matinée chaque semaine, et cela ira en s'estompant. La maison où j'habite, avec deux autres prêtres de la Mission de la Mer, est un lieu de passage. Tenir une maison assez grande, cela prend aussi du temps... mais pas tout le temps.

Prendre en compte ce que je suis.

La place du travail manuel. Lorsque je me suis retrouvé au chômage en 1978, il y a eu des passages difficiles. J'ai alors réalisé combien pour moi le travail des mains était important. Pouvoir « bricoler » de temps en temps était un élément de santé. J'ai réalisé qu'à l'avenir, je ne pourrais être heureux que si, d'une manière ou d'une autre, je retrouvais une activité qui me le permette. Comme certains font de la musique, ou leur jardin, moi je voulais travailler de mes mains.

L'importance des racines. J'habite Marseille depuis quinze ans. Je souhaite continuer à y vivre. Non pas que la vie au centre d'une grande ville soit spécialement attrayante. Mais d'autres éléments interviennent et sont très importants :

L'équipe. Nous sommes trois à vivre ensemble dans ce qu'on appelle « l'équipe Mission de la Mer ». Les deux collègues naviguent sur des bateaux de Commerce. Cette équipe est le premier lieu où se partagent aussi bien les questions matérielles, finances et habitat, que ce qui concerne notre existence de croyants, de prêtres.

Cette équipe est intégrée à une autre plus large : nous sommes huit prêtres-ouvriers de la M.d.F. sur Marseille. C'est là le lieu le plus fort de la réflexion sur ce que nous vivons, le lieu de l'amitié.

Vivre ensemble a de soi une signification particulière. Je vois l'importance que donnent à ce fait les collègues qui naviguent, comme ils tiennent, lorsque l'occasion se présente, à amener à la maison des camarades avec qui ils naviguent : « Viens et vois ». Les lieux où l'on habite traduisent concrètement, aux yeux de ceux qui viennent, l'aspect collectif de notre existence. Ils confirment ou contredisent nos discours. On apprend beaucoup de choses en voyant comment les gens se logent, se meublent, l'importance qu'ils donnent aux choses.

Vivre en équipe est aussi un lieu de vérification réciproque de ce que chacun pense, de ses projets, de ses utopies. L'interpellation des autres nous empêche de nous enfermer, de nous isoler.

Le réseau de relation. Il s'est établi peu à peu ; des amis divers, des hommes, des femmes, des enfants. Nous allons chez eux, nous les invitons chez nous. Un va et vient d'amitié, de partage.

Certains se réfèrent à Jésus Christ ; d'autres pas du tout. Chacun a la liberté de s'exprimer. Le partage nous renvoie les questions importantes : vivre, aimer, croire... Nous vivons ensemble des moments de fête. C'est

un lieu d'équilibre affectif, et cela compte. Je souhaite ne pas rompre ce qui s'est établi.

L'immeuble où j'habite. Depuis 30 ans, la « Mission de la Mer » y est établie. Il fait bon vivre dans cette sorte de « village » où cohabitent, à la fois, des artisans qui y travaillent et des familles que nous connaissons depuis longtemps.

Vivre heureux

En regardant le passé, je constate que, dans les choix que j'ai pu faire, je n'ai jamais été « désintéressé » ; y compris dans ce qu'on appelle le ministère d'annonce de l'Evangile. Je ne suis pas à mon compte, mais j'y trouve mon compte. Je crois qu'en tout être humain fonctionne ce ressort qui nous pousse, nous comme les autres, à donner notre mesure selon nos capacités particulières et à nous accomplir.

Il me semble important de le faire apparaître clairement, de le dire. Pour justifier ce que l'on fait, ses activités, ses engagements, plutôt que de chercher des motifs d'ordre spirituel, apostolique, ou de service de l'humanité, disons-le : il y a des choses que l'on fait « pour le plaisir », parce que cela correspond à ce que l'on est et que l'on s'y retrouve. Et il faut se réjouir du fait que, dans nos vies, l'Evangile puisse fonctionner ainsi. « Bonne Nouvelle », il va de paire avec le bonheur de vivre.

Il ne faut pas faire l'économie de ce qui nous constitue comme homme, de tout ce que cela suppose d'être homme. Vivre heureux est important pour que d'autres soient heureux. L'inverse est tellement vrai quand celui qui vieillit mal — nous sommes vulnérables — devient pénible pour les autres.

Pratiquement.

J'ai donc recherché une forme d'activité dans un travail manuel. Pensant à ce qui avait été dit, lors de l'Assemblée Générale d'août 80, des questions radicales posées par les plus pauvres dans la société (immigrés, Tiers-Monde, etc.) je souhaitais que ce travail m'amène à partager quelque chose dans cette direction.

J'ai trouvé ce travail dans une Communauté EMMAÛS à Marseille. J'y suis à mi-temps depuis un an, et je souhaite continuer. Je découvre progressivement un monde différent, qui me renvoie des questions. J'en-

tre dans de nouveaux circuits de réflexion, de rencontres. C'est le début d'une nouvelle étape. Je ne sais pas où elle me mènera.

Concernant ces « nouveaux terrains » où nous nous retrouvons, il nous est arrivé, dans les rencontres des prêtres-ouvriers de la Région Provence, de nous poser la question : « Dans ces nouvelles situations, est-ce que nous restons fidèles à la classe ouvrière ? ». Personnellement, je puis dire ceci : dans le passé, à partir de l'année 1950, j'ai participé aux activités des organisations syndicales ; j'ai été délégué du personnel, membre du Comité d'Entreprise. Ce que je découvre maintenant, dans ce partage de vie avec des gens dits « marginaux », n'est pas sans renvoyer des questions aux « collectifs », tels que syndicats, partis politiques, municipalités. Prennent-ils en compte ce monde « à part » ?

Un nouveau « créneau »

Du fait de l'abaissement de l'âge de la retraite (départs en contrats de solidarité, garantie de ressources) et de la réduction du temps de travail, un nombre de plus en plus important de gens vont se trouver en cessation d'activité. Pour beaucoup, et spécialement pour les travailleurs manuels, cette nouvelle situation est souvent mal vécue. Rien n'est prévu pour cette tranche d'âge des 55-65 ans, et ce phénomène va aller en s'amplifiant. Diverses études ont déjà été publiées avec ces titres suggestifs : « Travailler 2 heures par jour », « Tous à mi-temps », « La Révolution du temps choisi ».

Par notre situation, nous sommes concernés et devenons partie prenante de cette tranche d'âge. C'est pour nous un nouveau terrain, un appel à la réflexion, à l'engagement. Je connais, par exemple, un prêtre-ouvrier maintenant à la retraite — ancien délégué syndical — qui, avec quelques autres camarades de travail, tente de faire aboutir un projet d'ateliers de quartier.

La Mission.

Concernant la Mission il y a, à la fois, des aspects de rupture, de continuité, de nouvelles manières d'exister.

Ruptures. Mon mode de présence s'est modifiée. Je ne suis plus salarié d'une entreprise avec tout ce qu'implique la condition de salarié. Je suis indemnisé par les ASSEDIC. Je suis un travailleur « bénévole ».

Continuité. En ce qui concerne le ministère d'annonce de l'Évangile, je n'ai pas éprouvé de rupture. Continuant à partager, par le travail manuel, l'existence d'un certain nombre de gens, la question me semble demeurer la même : dans ce partage de vie, comment rendre possible la rencontre de Jésus Christ ?

Nouveaux modes d'existences. Le fait d'avoir du temps disponible me donne une certaine liberté de choix : réaliser ce que la vie de salarié rendait difficile : par exemple prendre le temps de lire, se déplacer ; certains participent à des sessions d'études bibliques ou théologiques. Ces nouvelles possibilités concernent bien la mission.

On voit aujourd'hui paraître des études sur la « mémoire collective ouvrière » de telle ou telle région, contributions importantes aux luttes actuelles de la classe ouvrière. Dans le domaine qui nous est propre ne serait-il pas utile de « faire mémoire » de ce que nous avons vécu, depuis trente ans, concernant l'histoire de la foi et de l'Église. Certains parmi nous sont doués pour ce genre d'exercice...

Chacun, selon ses possibilités, ses charismes, n'occupe, dans la mission, qu'un créneau limité. Quoiqu'il en soit de nos situations concrètes de prêtres à la retraite, il me semble que deux points de repère nous guident : Le 1^{er} repère : qu'est-ce qui va continuer à nourrir ta réflexion, ta perception des questions des hommes ? Comment vas-tu continuer à vivre : quel habitat, quelles relations, quelle participation à des activités, associations diverses, organismes, etc., où tu puisses continuer à recevoir la vie réelle des gens ?

Le 2^e repère : Avec qui décides-tu ? Restes-tu participant d'une équipe qui puisse t'interpeller, t'empêcher de t'enfermer et, peut-être un jour, si nécessaire, te faire comprendre que tu dérapes, que tu planes, qu'il faut changer de route ?

Sur un document de préparation pour la Session, il y avait ce titre : « Dimensions spirituelles de la Retraite » et au dessous cette phrase qui me semble lui répondre comme en écho : « Un Amour qui a traversé le temps et sans cesse se renouvelle ». Voilà bien le sens de notre nouvelle étape.

Un amour qui traverse le temps

Tout homme, quel qu'il soit, est amené — tel un jongleur — à jouer avec le présent le passé et l'avenir, éléments qui constituent le temps et fabriquent l'histoire.

Cela reste vrai quand cesse l'activité professionnelle. « J'entends des mots d'amour changer le cours du temps ». Cette phrase d'un poème d'Eluard pourrait résumer les pages qui suivent écrites à partir des réflexions faites par quelques dizaines de prêtres de la M.D.F., déjà parvenus à l'âge de la retraite ou qui en sont très proches. Dans des rencontres communes, ils partagent leurs soucis et leurs espoirs, leur désir de renouveau.

La fidélité à Dieu passe par le concret de nos vies.

Cette dimension de toute vie chrétienne devient une exigence pour la mission. Le temps de la retraite n'estompe pas le souci de « coller au réel ». L'expérience nous l'a enseigné : chercher à s'évader du réel, en poursuivant fantasmes et chimères ou en se réfugiant derrière de belles théories, ne mène à rien. Cela coûte même souvent très cher.

« Coller au réel »... cela n'a rien à voir avec une quelconque résignation, ni même une simple sagesse humaine. Plus profondément, il s'agit d'une docilité active, acceptée dans la foi et éclairée par elle. Dans le réel, Dieu se manifeste : il se fait découvrir et il appelle. Être fidèle au réel est pour nous une exigence de fidélité à Dieu.

Mais le réel change. Ceci est particulièrement vrai quand vient le temps de la retraite. Quelques réflexions des plus anciens d'entre nous en témoignent. Comme un diamant taillé, ce nouveau « réel » — qui commence lorsque cesse la vie active — a plusieurs facettes.

La première que l'on puisse évoquer, sans toutefois lui donner la première importance, concerne ce qu'on pourrait appeler un **réalisme social**. Pendant les nombreuses années qui ont précédé la retraite, bien des événements nous ont modelés. Ils sont loin d'être étrangers à ce que nous sommes devenus et ce vers quoi nous allons, là où nous vivons. « *Me laisser conduire par les événements... Je ne sais si j'ai cherché d'abord le Royaume de Dieu, mais tout m'est tombé dessus par surcroît, sans avoir rien cherché... Je*

n'avais, en rentrant en retraite, aucun désir, aucun projet à formuler. D'autres s'en sont chargés. Il me reste à remercier Celui qui d'en-Haut, par ses intermédiaires d'ici, a fait coïncider toutes ces chances. Certainement qu'il me prépare un projet encore plus global et beaucoup mieux adapté. Certainement, un soir ou un matin, j'en serai encore plus surpris et émerveillé ».

Apparaît aussi l'aujourd'hui de la vie des hommes, cet aujourd'hui et cette vie que nous partageons dans un monde qui ne cesse de changer, d'être nouveau. Le temps de la retraite, s'il est meublé de souvenirs... et sans doute d'habitudes, ne peut se vivre qu'au présent, au jour le jour, en raison de notre fidélité à Dieu. *« On ne peut tabler sur le passé puisqu'il faut vivre dans le présent. Le monde, la société, l'environnement continuent à changer et doivent à chaque instant marquer et modifier notre activité... Savoir être à l'écoute, se laisser conduire par les circonstances, sans en être esclave ».*

Il est une autre facette du réel qu'il soit utile d'évoquer. Faisons-le sous le titre de : **réalisme ecclésial**. A chaque époque de la vie, chacun tente de n'être esclave ni des événements ni des circonstances. C'est dire la sollicitation qui nous a toujours habités : à la fois, tenir compte de l'Eglise telle qu'elle est et discerner l'essentiel. *« Discerner l'essentiel, sans doute le don fait à la Mission impliquait cet objectif... mais chacun sait les contraintes qui ont modifié nos projets les mieux ajustés. Cette fameuse « obéissance au réel » m'a entraîné souvent plus ou moins loin de mes projets et il ne faut pas le regretter. Mais le temps qui nous est offert maintenant permet de mieux ajuster nos choix ».*

A tous les âges de la vie, les choix ne peuvent se faire sans que soient assumés le réel et ses contraintes. Ils ne peuvent pas davantage se dispenser d'être portés par un projet. Choisir ne se fait jamais sans que l'on soit conduit à mener une négociation entre la mise en œuvre du projet dont on est porteur et la pesanteur des contraintes liées au réel. Ces contraintes sont devenues moins pressantes au temps de la retraite : temps libéré, plus grande liberté d'esprit, etc. Mais il est une autre réalité dont il nous faut tenir compte : l'Eglise dans sa réalité, et dans sa situation dans le monde, n'est plus là même qu'au temps déjà lointain de la jeunesse, ni même des années plus proches de l'âge mûr. Ses aspects ne cessent de changer, même s'il faut le plus souvent un peu de recul pour s'en aper-

cevoir. Ce recul est en tout cas nécessaire au moment où, quand cesse la vie active, il faut faire de nouveaux choix.

Une conviction a toujours éclairé les choix que nous avons faits. Résumons-la sous l'expression : **réalisme d'un choix évangélique**. Qu'en est-il au temps de la retraite ? Le « réel » du retraité, ce sont aussi les conditions matérielles qui résultent, pour lui, aujourd'hui, des choix qu'il a fait dans le passé. Les professions salariées que la plupart d'entre nous ont voulu exercer, dénotent à quel point nous avons tenté d'éviter toute compromission avec un système social dominé par le règne de l'argent. Nous avons choisi de nous rendre solidaires des plus petits et des plus exploités, de partager leurs espoirs et de participer à leurs combats pour plus de justice. Ce faisant, il nous faut en tirer les conséquences. Pour le plus grand nombre d'entre nous, ce ne sera pas « Le Pérou ». D'autant plus que nous avons travaillé pendant un nombre d'années limité, contre notre gré : obéissance au réel l'exigeait !

Si nous ne pouvons pas nous permettre de ne pas nous préoccuper de notre avenir matériel, de nos droits, etc., n'en demeure pas moins notre choix évangélique fondamental. *« J'ai certainement, dit l'un d'entre nous, une attitude très agacée pour tout ce qui tourne, en notre société de consommation, sur les besoins de sécurité. Plus particulièrement lorsqu'il s'agit d'hommes et de femmes qui ont consacré, jeunes, leur vie au Seigneur. Nous avons assez prêché sur la première béatitude, pour essayer d'en garder, au moins l'esprit, au soir de notre vie... ne serait-ce que pour conclure des années généreuses avec une certaine logique ».*

Si besoin de sécurité il y a, il ne tourne ni à l'inquiétude, ni à l'angoisse du lendemain. Ce qui préoccupe davantage, c'est le souci de maintenir une certaine autonomie financière. Elle conditionne, au moins en partie, la liberté de nos choix. *« Après avoir connu le temps où le salaire était la condition de la liberté, de l'indépendance, on admet difficilement de devoir vivre en étant dépendant, assisté ».*

Cela nous amène à réaffirmer à quel point nous tenons au coude à coude entre nous. Il s'agit là d'un **réalisme de solidarité**. Chacun a la simplicité et l'honnêteté de jouer, en ce qui concerne ses finances, cartes sur table. Pas seulement ceux qui craignent de manquer du nécessaire, mais tous. Nous le savons à l'expérience : il y a là un test qui ne trompe pas sur la manière dont nous partageons ensemble une responsabilité commune reçue de l'Eglise. Ceux qui ont des ressources suffisantes au temps de la

retraite ne manquent pas du nécessaire ; ils se réjouissent de n'être pas une charge pour l'ensemble. Ceux, plus rares, qui sont « au large » sont disposés à participer à une vie décente pour tous. Quand à ceux dans la gêne, ils accueillent sereinement une solution de partage, sachant que la solidarité — sous toutes ses formes — a toujours été un élément moteur du dynamisme de la Mission. De toutes les façons, chacun est prêt à prendre sa part, à la mesure de ses moyens, aux charges financières du collectif Mission de France.

Le « réel », ce ne sont pas seulement les événements du monde et de l'Eglise, ni les conditions matérielles d'existence. Il est aussi ce que nous sommes nous-mêmes, avec — l'âge venant — notre état de moins bonne santé, la diminution de nos forces, etc. C'est dire **le réalisme de nos limites**. *« Cette nouvelle étape n'est supportable pour soi-même et pour les autres que si l'on y est heureux. Il faut donc trouver une forme d'activité qui plaise, qui corresponde à ce dont on est capable. Ce n'est pas de l'égoïsme. Il ne faut pas se culpabiliser. C'est simplement du réalisme, de la modestie. On n'est pas des héros. C'est d'ailleurs la condition pour un bon rendement. Heureux dans ce que l'on vit, c'est aussi la condition pour continuer des relations qui permettent un dialogue avec les autres, en particulier avec la jeune génération »*. Un autre dit : *« Il faut lucidement se jeter dans l'Esprit du Seigneur, et se persuader qu'il est le Maître d'œuvre, le premier responsable, et qu'il veut se servir de « vieux outils » et de pauvres moyens : ce que nous sommes et avons »*.

Vieux outils, pauvres moyens... ce nouveau temps de la vie, loin d'être celui du rabougrissement et de l'enfermement, peut être celui d'un **réalisme de grâce**. *« C'est le début d'une vie nouvelle tant il est vrai que l'on a jamais fini de se former, l'apprentissage de la dépendance, qui risque de devenir de plus en plus grande au fur et à mesure que les années vont passer... Cette dépendance se fait sentir dans divers domaines : situations matérielles et financières, santé. Un autre te conduit « par les chemins qu'il lui plaira »*. Sur cette route, à chaque tournant c'est un invitation au dépouillement, à la pauvreté. A ce titre le temps de la vieillesse est un temps de grâce à ne pas rater. Il y a un tel danger de se ratatiner et de devenir imbuvable ! Par contre, nous rencontrons tant de vieux tellement libérés et joyeux ». Oui, quand vient le temps de la vieillesse et de la totale dépendance par la maladie ou l'infirmité, la soumission au réel, rejoignant le désir de partager la vie des hommes jusqu'en cette dernière étape, inspire le choix des lieux où l'on se préparera au grand Passage : la famille

peut être, mais plus sûrement, pour ne pas être à charge aux siens, une maison de retraite.

En attendant les derniers temps, la retraite est le moment de la vie où l'on jouit d'une plus grande liberté pour la méditation, l'étude et la prière. *« Nous avons retrouvé une certaine liberté dans l'emploi de notre temps. Nous n'avons plus la contrainte des horaires, des transports, de la fatigue. Nous vivons à un autre rythme »*. Qui n'a pas espéré, au cours de la vie professionnelle, être délivré des contraintes du travail ? Combien de fois, sur les chantiers, à l'usine, ou dans les bureaux n'avons-nous pas entendu jaillir un « vivement la retraite » ! Lequel d'entre nous n'a pas exprimé un tel désir ? Quand cesse l'activité professionnelle, le cœur est partagé : le regret de ce que l'on perd s'accompagne du sentiment de pouvoir enfin mieux disposer de soi-même qui ouvre à des possibilités nouvelles. Parmi ces possibilités, il en est une souvent évoquée : celle de faire place au « gratuit », tant dans la vie courante qu'au plan spirituel. Beaucoup disent avoir enfin le temps d'approfondir diverses questions qu'ils se sont posées, d'aborder des ouvrages « de fond » dont ils n'ont pu entreprendre la lecture, de suivre des sessions, etc. *« Je suis un client assidu de la bibliothèque de... Il y a dans l'Histoire une richesse d'enseignement et de relativisation »*. Toute une richesse jusque là laissée dans l'ombre, vient en pleine lumière. *« En quoi cette nouvelle situation me fait-elle découvrir des richesses laissées dans l'ombre jusqu'à la retraite ? Il y a d'abord l'aménagement d'un temps de prière plus organisé qu'au temps d'une vie active abondante. Le père de Foucault a toujours été un maître pour moi, et j'ai trouvé une petite place dans une fraternité de laïcs. Je la rejoins un soir par mois. Vie de prière aussi par la proximité et par les liens avec les moines de... J'apprécie ce cadre qui me permet des journées de prière, et j'y trouve une ouverture à vivre une forme de pluralisme dans l'Eglise »*.

Du temps pour la prière... Prière active et créative au service de la « mission » ; une lecture, une méditation de la vie à la lumière de l'Évangile. La vie d'aujourd'hui ; mais aussi celle des années passées, avec son poids d'espoirs communs, de réussites et d'échecs, d'entreprises toujours recommencées... *« Une activité importante et créatrice... Faire la lecture de sa propre vie, à la lumière de l'Évangile et de la « mission », ainsi que la lecture des événements dans lesquels nous avons été impliqués... Non pas à partir de théories, mais à partir de ce qui a été réellement vécu, découvrir deux choses : des itinéraires humains précis, et des itinéraires spiri-*

tuels non moins concrets... Tout cela, nous avons bien entendu essayé de le vivre au jour le jour, au cœur des combats humains. Mais nous savons bien quelle lumière peut apporter un recul nécessaire ».

Prière qui est « rencontre », dialogue avec le Dieu de Jésus Christ qui est au cœur de nos vies et qui nous appelle à faire plus grande encore la place qu'il tient en nous depuis nos premières démarches vers lui. « *Quelle place Jésus Christ tient-il dans ma vie de retraité ? Pour moi qui ai le temps de prier, de passer des moments gratuits avec lui pour la lecture et la méditation des Psaumes, de la Bible, de la parole qu'il m'adresse dans mes rencontres avec les autres, dans les événements de ma vie, qu'est-Il ? Est-Il vraiment quelqu'un de vivant, de proche, un Ami que je peux reconnaître à tout moment ? Oui, quelle place tient-il ? A cette question je n'ose répondre affirmativement et avec certitude... et je sens qu'il y a un énorme décalage entre ce que je prétends être, ce que je dis aux autres et ce que j'en vis ».*

« N'est-ce pas, en définitive, un bon moment pour reprendre la question essentielle : que me demande le Christ aujourd'hui ? Le mot « retraite » porte en lui-même cette interrogation. Et, de toutes façons, nous le savons bien : ce temps de « désert » nous prépare au grand Passage ».

On pourrait aisément transposer ce dialogue de deux époux, à l'automne de leur vie (C. F. Ramuz), pour évoquer ce long compagnonnage avec Jésus Christ :

Te souviens-tu femme ?

Tous ces soucis, tous ces tracas :
seulement tu as été là.

On est resté fidèle l'un à l'autre.

Et c'est ainsi que j'ai pu m'appuyer sur toi,
et toi tu t'appuyais sur moi.

C'est pourquoi mets-toi à côté de moi et regarde
car c'est le temps de la récolte
et le temps des engrangements.

Quand il fait rose comme ce soir,
et une poussière rose monte entre les arbres.

Mets-toi contre moi, on ne parlera pas ;
on n'a plus besoin de rien se dire,
on a besoin que d'être ensemble, encore une fois,
et de laisser venir la nuit
dans le contentement de la tâche accomplie.

Le monde moderne aimé de Dieu

Jacques Leclerc

Les événements de l'actualité qui parcourent les colonnes de la grande presse, les reportages des journalistes de l'audio-visuel sont marqués par le tragique. Le monde adulte se barricade des vagues de la jeunesse. La violence déferle en plein jour dans les rues des agglomérations. La peur nous prend à la gorge comme une angoisse permanente. Les pessimistes qui sont légion ne croient plus à un avenir possible, à une promesse de bonheur. Une brèche est-elle envisageable dans cet horizon bouché et dans la grisaille de nos H.L.M. ? Le Service-Jeunes ose prétendre que le monde moderne est aimé de Dieu. Cette utopie s'enracine dans une conviction profonde : les hommes malgré leur pesanteur et les obstacles qu'ils rencontrent dans leur histoire sont toujours « amoureux d'une étoile » et rêvent d'une société plus harmonieuse. Croyants à la Bonne Nouvelle de Jésus Christ, cette espérance ne peut être un mythe, ce rêve peut devenir réalité. « Le monde moderne est aimé de Dieu » c'est le chemin que les jeunes rassemblés par la MDF, veulent emprunter cette année. Pour baliser cet itinéraire, ils ont demandé à Jacques Leclerc de l'équipe de Tanzanie d'apporter à la fois son témoignage et sa réflexion. Écoutons-le.

Cette proposition a suscité en moi une double provocation :

Je reviens d'un pays qui va mal, un pays où existent la famine, la corruption, l'incompétence. Un pays où réapparaissent les pires épidémies, ayant l'un des plus haut taux de mortalité infantile du monde, où l'homme ne peut guère espérer vivre au-delà de 48 ans.

Un pays où pas une usine ne tourne à plus de 50 %, la moitié d'entre elles sont fermées depuis 2 ans.

Et on me demande de parler d'un a priori favorable pour le monde moderne !

J'ai dû quitter ce pays en urgence pour entrer à l'hôpital, malade, blessé, faisant moi-même l'expérience de la fragilité, de la précarité de toute situation, des limites tellement étroites du corps de l'homme.

Et on me demande d'avoir un a priori favorable pour l'homme ! J'ai trouvé gonflé qu'on fasse appel à mon expérience et à mon témoignage. Mais finalement j'ai accepté car il y a l'écho d'une autre provocation, faite à tous les chrétiens depuis les origines. Rendez compte de l'espérance qui est en vous !

Il y a quelques années, j'ai assisté à la comédie musicale de Jacques Brel « l'homme de la Manche ». J'avais été frappé par toute une séquence qui exprime la quête incessante de l'homme :

*Rêver d'un impossible rêve
Porter le chagrin des départs
brûler d'une possible fièvre
Partir où personne ne part
Aimer jusqu'à la déchirure*

*Aimer même trop, même mal
Tenter sans force et sans armure
d'atteindre l'inaccessible étoile.
Telle est ma quête, suivre l'étoile
Peu m'importe mes chances,
Peu m'importe le temps
et ma désespérance
et puis lutter toujours,
sans question ni repos
Se damner pour l'heure d'un mot
d'amour*

*Je ne sais si je serais ce héros
mais mon cœur serait tranquille
et les villes s'éclabousseraient de bleu
parce qu'un malheureux
brûle encore, bien qu'ayant tout brûlé
brûle encore, même trop, même mal
Pour atteindre à s'en écarteler
Pour atteindre l'inaccessible étoile.*

Je souligne les termes au souffle puissant comme rêve impossible, départ, fièvre, quête de l'étoile, lutte, brûler - aimer. Tous ces mots magiques sont comme les pierres ajustées entre elles pour former un arc d'ogive, et ainsi défier les lois de la pesanteur et l'attraction du vide. Ces mots sont des clefs de voute de la cathédrale du monde dont les piliers baignent dans la souffrance. Des mots qui me font plus que tenir dans des situations vertigineuses, des mots qui me font « courir ». Des mots qui me font être en communion, en consonnance avec bien des amis et des frères parce que nous avons tous les pieds dans la glaise. Dans ce sens j'aime beaucoup cette phrase de François Varillon : « Une main sur la beauté du monde, une autre sur

la souffrance des hommes. Les deux pieds dans le devoir du moment présent ».

Pour regarder le monde sans masquer ni les ombres ni les lumières, j'utilise trois mots-clefs :

Liberté

Amour

Espérance.

Ces trois repères permettent non seulement de communiquer, avec vous, aujourd'hui, de sortir d'une trop grande particularité, mais aussi de communiquer avec d'autres aventures, en d'autres lieux et d'autres temps, et notamment ceux de la Bible.

Lire une expérience, rendre compte de sa vie en utilisant ces trois dynamismes majeurs, n'est pas le fruit du hasard. Il me semble que c'est le meilleur moyen de rendre compte de ma foi dans le monde d'aujourd'hui.

LIBERTE

La liberté aujourd'hui est plus en creux dans l'histoire des hommes, qu'en surabondance. J'en suis le témoin dans ma vie en Tanzanie. Une liberté est un chemin. La liberté est bien un enjeu fondamental de la vie de peuples et d'hommes et de femmes. Beaucoup ont risqué et risquent encore leur vie pour sortir de l'oppression. Je pense aux guerres de libération d'Angola, de Mozambique. Bien qu'extérieures à la Tanzanie, ces guerres ont été vécues par les Tanzaniens comme leurs guerres. De même les luttes actuelles de la SWAPO en Namibie et en Afrique du Sud. Le pays s'engage dans

ces luttes financièrement, matériellement, politiquement, diplomatiquement, idéologiquement. Les enfants comme les adultes apprennent à faire de la liberté, la leur et celle des autres, un bien inaliénable.

Ce combat pour une liberté, nous le menons aussi tous les jours. C'est le sens profond des actions de développement que nous cherchons à harmoniser avec la naissance des petites communautés chrétiennes.

Le paysan est aujourd'hui un homme écrasé par la misère. Cette misère, c'est d'abord pour moi l'incertitude sur les besoins essentiels de sa vie courante. Une famille de Nzali ne sait pas ce qu'elle mangera après demain. Sa vie se résume à faire face aux besoins immédiats : nourriture, eau, bois, réparation de la case... Ces tâches écrasantes mobilisent tout l'homme. Il n'a pas le temps de prendre du recul par rapport à ces tâches urgentes. Il n'a pas la possibilité de penser à l'avenir même proche, d'en parler à d'autres et peut-être de s'organiser avec eux.

Je me suis rendu compte assez vite que les rencontres de communautés pourraient permettre de faire grandir cette liberté sans laquelle l'homme reste l'esclave du quotidien et de la solitude. On cherche, ensemble, de petits moyens pour alléger le joug de la vie courante : dégager ainsi une petite marge de liberté de temps et de pensée permet à l'homme de construire son avenir.

Le premier souci de Dieu est la liberté

de l'homme. C'est avec l'homme libre que Dieu veut faire alliance. « Car, dit Irénée de Lyon, Dieu est liberté et c'est à sa ressemblance que l'homme a été fait ». Liberté devient ainsi le mot de passe entre Dieu et l'homme. Et pour être qualifié dans ce travail de libération, seule compte la qualité de l'homme et non la puissance de son éloquence. Il envoie auprès du Pharaon, non un brillant avocat, mais un Moïse, l'homme qui a de la peine à s'exprimer pour faire sortir son peuple de la puissante Egypte. Il conduit Israël au désert et d'une multitude d'esclaves il en fait un peuple libre. Paul rappelle aux Galates que « c'est à la liberté qu'ils sont appelés » (5-13). Cette invitation me fait coller au plus près des luttes des hommes. Le faisant, je suis certain de coller aussi au dessein de Dieu. Cette liberté est pour moi une tâche, une lutte à mener. La liberté se conquiert, elle est l'œuvre, au sens fort, le travail, « l'opéra » de l'humanité qui parachève sa propre création. Oui, Dieu aime les communautés qui se libèrent, les peuples qui se libèrent, les paysans qui se libèrent. Ils se rapprochent ainsi du sens même de ce pourquoi ils vivent.

J'ai toujours trouvé étrange et étranger à ma manière d'être croyant, que d'aller prier devant un mur des lamentations. Les murs de la misère humaine ne sont pas des murs des lamentations, ce sont des murs à détruire, des pierres tombales à faire rouler pour ouvrir des espaces libres.

Je ne veux pas faire un catalogue des

situations misérables de notre humanité, ni des paniques de l'homme et du monde, ni des expressions de son sentiment d'abandon ni de ses angoisses devant l'avenir. Chacun d'entre nous en fait l'expérience tous les jours. Je remarque que l'homme moderne sait bien écrire sur sa misère ou ses angoisses.

Je ne rejette pas cette réalité. Encore une fois, comme le Père Varillon, je garde une main sur la souffrance des hommes et les deux pieds dans le devoir du moment présent. Mais j'ai besoin d'avoir l'autre main sur la beauté du monde. Tant de choses dans ma vie en Tanzanie pourraient me faire haïr ce monde qui engendre la faim, l'apartheid, la corruption. Je pourrais avoir mille raisons de rester tapi dans mon coin, silencieux, en attendant que la vie passe, sans avoir cette audace de croire que ce catalogue ne dit pas tout de l'homme et du monde. Cette audace me fait prendre la parole, m'oblige à me mouiller, à aimer et à espérer. En dehors de la foi, je ne vois pas très bien où j'irai puiser cette audace d'amour et d'espérance. La lecture, la rumination de la Parole de Dieu, deviennent source et oasis où tout chemin d'exil peut devenir route d'exode.

Dans cette perspective j'aime à méditer la résurrection de Lazare. Après avoir éprouvé la douleur du deuil, pleuré comme les sœurs de Lazare, Jésus s'impose — et ordonne — Il dit :

— « Enlevez la pierre » c'est-à-dire déverrouillez, débloquent les tombeaux des hommes.

— « Lazare, sors ». Participes à ta propre libération. Ne l'attends pas uniquement des autres. Il faut redire à l'homme qu'il est fait pour être libre.

— « Déliez-le ». Enlevez lui ces bandes-lettres qui l'immobilisent, ces liens qui l'empêchent de reprendre la route, de revivre. Coupez ce cordon (de deuil et non ombilical) pour qu'il naisse à l'espérance.

AMOUR

« Dieu peut tout, sauf contraindre l'homme à aimer », dit la tradition.

« Dieu, dans son grand amour, n'a pas voulu contraindre notre liberté, mais il nous a laissé venir à lui par le seul amour de notre cœur ».

(Isaac le Syrien au VII^e siècle).

Dire que le monde moderne est aimé de Dieu équivaut à affirmer qu'il est possible d'aimer ce monde, d'y aimer et d'y être aimé. Des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament sont pleins de réalisme à ce sujet.

Osée par exemple.

Osée, c'est un prophète du 8^e siècle. Il prophétise dans le royaume du Nord où règne la plus grande confusion politique. Balancé entre la puissance assyrienne et celle de l'Égypte, le royaume du nord perd son identité, sa fidélité à sa vocation. C'est la débâcle politique, nationale, c'est aussi la débâcle morale et religieuse à l'intérieur : corruption, injustice, infidélité envers ce Dieu d'Israël pour aller flirter avec les dieux de Canaan. L'amour de Dieu pour son peuple est à l'image

d'Osée pour Gommer, cette femme de prostitution. Le Seigneur dit à Osée :

« Va, prends-toi une femme se livrant à la prostitution et des enfants de prostitution ».

Osée a aimé Gommer telle qu'elle était. Il ne l'a pas aimé seulement de loin, en obéissance au Seigneur. Il l'a aimée follement, complètement. Le texte dit :

« Je vais la séduire, je la conduirai au désert et je parlerai à son cœur ».

Le mot séduire est très fort, très précis aussi. Il ne s'agit pas d'une séduction intellectuelle. C'est le vocabulaire même employé pour parler de viol, du rapt.

Dieu aime l'humanité telle qu'elle est. L'amour de Dieu c'est un amour pleinement humain, un amour averti par la souffrance, pas un amour idyllique, mais un amour réaliste. Un amour qui l'emporte sur l'indignation et la colère.

Un amour aussi qui dure : « Je te fiancerai à moi pour toujours ».

Un amour qui invite à la fidélité quelles que soient les circonstances, à ne pas être comme « la rosée du matin qui passe ». Un amour qui rend libre : tu m'appelleras mon mari, non mon maître ». Un amour exigeant aussi qui est à la mesure de la responsabilité de l'homme. « Je te fiancerai à moi par la justice et le droit, l'amour et la tendresse ». Un amour responsable parce que la parole de Dieu est toujours remontrance et tendresse, rigueur et affection.

Dieu a le monde dans sa peau dirions-nous aujourd'hui. Il est accroché au monde. Il ne s'en détache pas, ne prend pas

de position de repli quand le monde est saisi par le péché.

L'homme est bien l'ami, le compagnon de Dieu qui lui dit « Tiens bon ». « L'homme est le premier amour de Dieu » dit Jérémie et encore aujourd'hui je crois que Dieu n'a pas eu d'autres amours depuis.

Par Jésus, Dieu a redéployé cet amour pour le monde. Il est l'Emmanuel, le Dieu avec nous. Il est venu habiter avec nous. « Par miséricorde, dit Catherine de Sienne, vous avez voulu habiter avec vos créatures à force d'amour ». Cet amour de Dieu pour l'humanité est renouvelé en Jésus Christ.

Nous sommes en paix avec Dieu, en contrat de durée, en certitude d'amour, en alliance de sel, c'est-à-dire, une alliance « immuable aux yeux du Seigneur » (Nombres, 18, 19) une « alliance indestructible » (2 chroniques 13,5). La banalisation du sel dans notre vie quotidienne nous font perdre la saveur de ces expressions.

Jésus renouvelle l'alliance de sel conclue entre Dieu et l'humanité. Là, il faut que nous lisions ce passage de Paul aux Romains au Ch. 5 « Nous sommes en paix avec Dieu par Notre Seigneur Jésus Christ. Nous mettons notre orgueil dans l'espérance de la gloire de Dieu ».

« Nous mettons notre orgueil dans nos détresses mêmes, sachant que la détresse produit la persévérance, la persévérance la fidélité éprouvée, la fidélité éprouvée l'espérance et l'espérance ne trompe pas, car l'amour de Dieu a été

répandu dans nos cœurs par l'esprit Saint qui nous a été donné ».

Voilà un passage que je relis souvent. Il fait relever la tête. Il fait se tenir debout sans arrogance mais plein d'audace malgré le péché.

Paul continue :

« Quand nous étions encore sans force, Christ, au temps fixé, est mort pour des impies. C'est à peine si quelqu'un voudrait mourir pour un juste ; peut-être pour un homme de bien accepterait-on de mourir. Mais, en ceci, Dieu prouve son amour envers nous : Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs ».

Aimer ce monde où nous vivons, ce n'est pas un non-sens.

Etre en alliance de sel avec lui.

Le connaître avec tendresse.

L'aimer tel qu'il est.

Cet amour, je sens qu'il est bien de ce temps, de ce monde où je vis. Je crois que tout mon travail en Tanzanie n'aurait pas de signification sans cet amour. Je sais que ce regard d'amour passe le mieux, parle le plus, dans mes relations et au travail.

J'aime ce pays difficile qui est la Tanzanie, j'aime ces paysans lents à se mettre en route, j'aime cette terre aride. Mais, j'aime aussi le homard à Dar es Salaam, l'océan bleu et chaud, les couleurs pastel des levées du soleil. Je partage cet amour avec tant d'hommes et de femmes, de toute culture, de toute philosophie, de toute sagesse. Edgar Mo-

rin dans « Pour sortir du 20^e siècle » (Seuil) écrit :

« Le moment est venu pour que l'amour rende à nouveau vivantes et humaines ses formidables énergies détournées et pétrifiées. C'est effectivement une renaissance d'amour, un épanouissement d'amour qui, en même temps qu'un renouveau de curiosité devant la réouverture des mystères du monde et un renouveau d'intelligence pour considérer l'aventure humaine, nous permettront d'affronter l'angoisse sans être submergés.

Et voilà, je crois en la possibilité d'un nouveau voyage, d'une nouvelle traversée. Je crois que l'aptitude à la rationalité, à la joie, à l'amour, à la pitié, dispose de ressources psychiques aussi formidables que les ressources énergétiques du soleil ».

Je trouve extrêmement significatif qu'un des maîtres à penser de nos sociétés supertechnicisées reprenne dans son analyse et ses études le vieux langage biblique. En effet dans le vocabulaire de l'A.T. il n'y avait pas de dichotomie entre le sentiment et la pensée. La connaissance n'est pas pure spéculation ou abstraction évasive, mais quête amoureuse de l'intelligence du cœur.

ESPERANCE

Rendre compte de l'espérance qui est en moi. Je ne pouvais pas parler d'amour sans parler de liberté. Je ne pouvais pas parler d'espérance avant de parler d'amour. Dans la foi, je ne peux accueillir, ni proposer l'amour de Dieu s'il n'y

a pas la liberté. Dans la foi, l'amour de Dieu pour le monde est un amour de création, un amour d'enfancement, un amour d'espérance.

En Tanzanie, l'espérance n'est pas évidente. Il y a bien des jours où la misère des hommes est trop révoltante, où la mort des enfants arrache des larmes, où le manque de récolte déçoit énormément, après tant de travail. Il y a des jours où les communautés sont lourdes à porter, où l'église est tellement pénible. Il y a des jours où les paysans sont trop passifs, où le gouvernement est trop loin des vrais problèmes. Il y a des jours où je suis un minable, où la fièvre me plaque au lit... Il y a des jours où le chemin est plus le tunnel de l'exil que la marche de l'exode. Seul, je serai bien incapable de rebrousser chemin, de me remettre à y croire, à espérer, à faire rouler les pierres tombales. Il me faut les autres, tous les autres, ceux d'hier et d'aujourd'hui, ceux de très loin et ceux de tout près.

Je vais alors puiser dans l'histoire des hommes, dans l'histoire d'hier, la Bible, dans l'histoire d'aujourd'hui. Ce retour aux sources n'est pas pour moi fouilles archéologiques, refuge dans le passé, nostalgie du paradis perdu. Cette tradition est au contraire ma mémoire collective qui me renvoie constamment au présent et m'oriente vers un à-venir. C'est de là que je reçois l'espérance. Car l'espérance ne se construit de main d'hommes. Elle aussi, comme ses petites sœurs la Foi et la Charité, est un don. Cette

espérance passée au crible du temps, n'est pas une espérance cachet d'aspirine, une espérance gadget qui permet de passer le mauvais moment. C'est la grande espérance, celle de Dieu créant l'homme, celle du jour de l'Apocalypse.

Espérer aujourd'hui ce n'est pas être un dingue. Au procès du monde moderne, je plaide la légitime espérance. Le peuple de l'avenir se prépare en exil. Jérémie, le prophète de l'exil avait la vision d'un « panier de belles figues » (Jer. 24). Les fruits, c'est le peuple de demain. L'espérance appartient, en premier lieu, aux déportés. Ils sont héritiers, les dépositaires des espérances messianiques.

Mais allons à l'essentiel. Je veux rejoindre celui qui pour moi est l'espérance : Dieu fait homme, comme moi, Jésus Christ, Jésus de la croix et Christ de la résurrection.

Je n'échappe pas, dans la vie de tous les jours, à la croix, à me tenir bien planté au pied de la croix, croix du Christ, croix des hommes, croix du monde aujourd'hui. Cette croix après laquelle rien n'est plus pareil, où l'amour est né, d'où Jésus a aimé le pire du monde dans les deux larrons, où il a tenu la promesse. Pascal a raison de dire : « Le Christ est en passion jusqu'à la fin du monde ». L'espérance naît dans l'exil, disait le prophète. Jésus devient Christ par la croix. Du pied de cette croix, je ne peux m'empêcher de fixer mon regard sur le tombeau vide, celui du Ressuscité. Christ est en passion jusqu'à la fin du monde : nous en faisons l'expérience quotidienne

dans le monde d'aujourd'hui, Christ est aussi en résurrection jusqu'à la fin du monde. Jusqu'à la dernière résurrection, nous aurons à vivre la croix et à connaître la souffrance. Jusqu'à la dernière souffrance, nous savons qu'il y a la résurrection.

Cette croix, qui peut être pour certains objet de scandale, est le creuset où se forge la véritable espérance. Je me retrouve pleinement dans ces lignes écrites par C. Duquoc dans le « Dieu différent ». « Croire en Jésus et Christ. Ne jamais oublier que Jésus, le Nazaréen, prophète obscur, ambulante et rejeté est aussi Christ, homme choisi par Dieu pour accomplir l'ouverture radicale de la vie de l'homme à la vie de Dieu ».

Jésus le Nazaréen ne suffit pas à fonder mon espérance. Il est Christ et fait de moi un chrétien, un homme choisi, réinvesti de toute ma vocation d'homme. Les apôtres ont confessé le Christ à partir de l'expérience pascale. Je renouvelle cette confession dans l'expérience de résurrection faite aujourd'hui ».

Oui l'homme est fondé à espérer.

Il ne s'agit pas d'espérer à cause d'un salut final et lointain, d'un grand soir, mais parce que ce salut nous est déjà donné dans la croix, qu'il est en déploiement dans les croix de tous les jours et que nous sommes libres de le choisir chaque matin.

Bien sûr les chrétiens n'ont pas le monopole de l'espérance. Nous devons puiser à cette source multiforme de l'espérance

qui s'écoule dans toutes les formes de l'humanité et peut être, aujourd'hui, de manière privilégiée dans le Tiers Monde. Quand nous faisons « le choix des pauvres » comme on dit, ce n'est pas par amour de la misère, mais par intuition qu'en eux résident les prémises de l'homme ressuscité. Cette même intuition a fait courir les femmes au tombeau, non pour contempler la mort, mais pour recevoir la vie. « Puisque le Christ est ressuscité, affirme O. Clément, toute situation historique, si tragique soit-elle, est une situation d'enfantement ».

Nous nous refusons au mépris de ce monde. Nous contemplons le monde comme une théophanie. Nous tentons de vivre cette « sainteté géniale » dont parlait Simone Weil, sainteté capable de communiquer la lumière et l'espérance. L'espérance est à vivre au quotidien. Elle commence par un certain regard sur le monde, sur les hommes, nos compagnons de chaque jour. Elle n'est jamais une fuite en avant ou un désengagement des réalités douloureuses de la vie des hommes. L'espérance appartient au Christianisme comme le cœur au corps.

Un texte de l'évangile est pour moi fondateur de cette espérance folle et de la conviction de la passion réciproque entre Dieu et les hommes. C'est l'évangile du fils retrouvé. Lc. 15 :

« Donne moi la part de biens qui doit me revenir. Et le Père leur partagea son avoir ».

Dieu a créé des hommes libres. Dieu a créé des hommes responsables. Dieu ne

retient rien. Tout Dieu est pour l'homme pour que tout l'homme soit pour Dieu. « Tandis que moi ici je meurs de faim ». Ce qui compte ce n'est pas l'évolution intellectuelle ou religieuse du fils, c'est de préparer la révélation de l'amour du Père. Ce n'est pas le tourment métaphysique, intérieur qui agite le fils. C'est un mal-vivre, une douleur du corps. L'amour du Père rejoint cette réalité concrète, essentielle. Il n'est pas d'abord le comblement d'un vide spirituel, mais l'écho d'une difficulté à vivre.

« Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fût pris de pitié, il le couvrit de baisers ».

L'amour déborde, dépasse et transcende toute justification, toute explication. Le Père espère son fils tel qu'il est. La parole, la réconciliation, la vie est donnée au devant de nous. Nous sommes attendus, espérés. Voilà la source de notre espérance.

Sur le tableau de Rembrandt (1) :

*« Le Père a un visage d'aveugle.
Il s'est usé les yeux à son métier de
Père : scruter la nuit aveugle où sont
enfouis les pas du disparu ; guetter, du
même regard l'improbable retour... même
si la route obstinément reste déserte.*

*Je regarde le Fils : une nuque de
bagard, les talons rabotés comme une co-
que de galion sur l'arête des récifs, cicat-
rices de toutes les errances.*

Le naufragé s'attend au « juge » : « Trai-

(1) Méditation sur la toile de Rembrandt « Le fils retrouvé » par M. Baudiquet dans la « Bible illustrée par Rembrandt ».

te-moi, dit-il, comme le dernier de ceux de ta maison ».

Il ne sait pas encore ce que parler veut dire, quand celui qui entend est quelqu'un qui vous aime. Aux yeux de ce Père là, le dernier des derniers est le premier de tous.

Il s'attendait au juge, il se retrouve au port, enfin capable d'être aimé !

« Lève les yeux et regarde... Ce visage, cette face très sainte qui te contemple amoureuxment... Tu as tant de prix à mes yeux », tu reviens de si loin !

Toute Misère est là que transfigure en gloire la splendeur sans égard de toute Miséricorde.

Il faut misère pour avoir cœur.

Et d'une patience qui attend et d'une attente qui écoute naît le dialogue insurpassable : notre assurance n'est plus en nous. Elle est en celui qui nous aime, plus que jamais sans doute nous n'avons aimé nos blessures.

Accepter d'être aimé, accepter de s'aimer...

Encore faut-il avoir appris ce que tomber

veut dire comme tombe une pierre dans la nuit de l'eau.

Mais que pourraient savoir de la miséricorde des matins ceux dont les nuits jamais ne furent de tempête et d'angoisse ! les non-atteints, les in-touchés...

Il faut avoir vécu... et vivre encore, en haute mer, menacé sans doute, naufragé peut-être...

L'amour alors peut faire son œuvre.

Que nous soyons dans l'inquiétude, le doute et le chagrin.

Que nous marchions aux heures de l'ombre et de la mort, le cœur serré sur un fardeau trop lourd...

Un amour nous précède, nous suit, nous enveloppe.

L'inconnu d'Emmaüs met ses pas dans les nôtres et s'assied avec nous à la table des pauvres.

Au creux de ces hivers dont on n'attend plus rien, rayonne désormais un été invincible.

Du fond de toute détresse émerge enfin un Vrai Visage.

Les vrais regards d'amour sont ceux qui nous espèrent ».

Rappel à quelques lecteurs...
réabonnez-vous à
la Lettre aux Communautés
pour 1983

Voir bulletin de réabonnement dans le numéro précédent.

*L'équipe théologique
de la Mission de France
présente*

Propositions pour la Mission

*Une réflexion à propos du texte
de Gérard Defois :*

« La Mission

dans la société et dans l'histoire »

Dans la brèche ouverte par le CONCILE VATICAN II, pour beaucoup de militants chrétiens, le sommet de l'Eglise était « la diaspora », au sens d'une église souterraine, invisible, répandue d'une manière diffuse dans les circuits humains. C'était la période-rejet de la chrétienté. Aujourd'hui, on reconnaît qu'on ne peut en rester là, qu'un certain nombre de questions se posent :

- La foi du témoignage silencieux, peut-elle se dispenser d'une parole ?
- Etre chrétien, est-ce seulement être engagé au service des hommes ?
- Une église dispersée ne risque-t-elle pas d'être une église diluée ?

Questions difficiles, souvent laissées dans l'ombre, qui produisent instinctivement un mouvement de balancier qui risque de ré-introduire de nouvelles crispations :

- L'Eglise doit-elle prendre corps, se rendre visible ? A quelles conditions ? Sous quelles formes ?
- L'Eglise, pour vivre l'amour de Dieu dans le monde, doit-elle avant tout privilégier ses propres institutions ?
- La prétention à l'universel de l'Eglise doit-elle toujours s'affirmer comme un absolu ou être renvoyée à plus de modestie et être réenvisagée autrement ?

Pour regarder avec lucidité et courage ces questions essentielles pour l'Eglise, le Père Gérard DEFOIS, secrétaire général de l'épiscopat, rédigea en 1981 cinq propositions. Une petite équipe de théologiens de la MISSION DE FRANCE, s'appuyant sur notre expérience collective de plusieurs décades prolonge sa réflexion. Le style du texte qui suit est donc marqué par le travail laborieux d'une confrontation de groupe. Certaines formules, fruits d'un consensus après discussions et maturation ont un caractère technique et manquent parfois de chaleur. Le langage employé dans ces pages est quelquefois difficile d'accès. La lecture exige un effort, mais, comme dans les guides touristiques, nous pouvons affirmer que le site mérite le détour.

La réflexion s'organise autour d'un pivot, d'un axe que les auteurs appellent « THEOLOGIE DU PASSAGE ». Il s'agit là non pas de redéfinir un nouveau credo, mais de balbutier une « confession de foi » à partir du témoignage risqué des croyants dans la condition humaine et sociale. C'est la foi des pèlerins et des nomades de YAHWEH dans les déserts spirituels du monde dont les silences sur Dieu sont perçus comme des appels. C'est la foi des gens toujours désinstallés de la transhumance permanente qui n'ont jamais atteint les verts pâturages d'une TERRE promise. C'est la foi des petits, des simples, des désencombrés qui à la suite des bergers de la crèche découvrant Dieu dans un petit d'homme, s'émerveillent de l'Esprit qui transfigure toute créature. C'est la foi au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : la foi est toujours un départ et une dépossession et l'espérance toujours un voyage. Cette condition essentielle de la foi ne singularise-t-elle pas, ne détermine-t-elle pas le statut de l'Eglise ? « L'Eglise n'est elle-même qu'au-delà d'elle-même », affirme-t-on dans le texte. L'Eglise de l'EXODE et de la CROIX.

« C'est dans le passage continuels à ce qui n'est pas elle-même ,tout en se référant à Celui qui l'a fondée et la refonde sans cesse, que l'Eglise se constitue ».

Introduction

Les réflexions rassemblées dans ce texte traduisent à la fois une écoute et une lecture critique des cinq propositions d'action faites par le P. Gérard DEFOIS à l'Assemblée plénière de l'Episcopat français de Lourdes 1981, dans le rapport intitulé : « La Mission dans la société et dans l'histoire ».

Le « rapport Defois », ainsi qu'on l'a nommé, a suscité bien des réactions divergentes. Mais, comme le disait justement l'encart qui précédait l'article de Philippe Warnier dans le numéro de Témoignage Chrétien des 9/15 novembre 1981 : « (il) peut heurter nombre de nos convictions. Mais il pose avec lucidité des questions essentielles pour l'Eglise ».

L'Equipe de recherche théologique partage ce sentiment. Elle a donc décidé, pour l'année 1982, de consacrer la majeure partie de son travail à l'examen critique des cinq propositions d'action de ce rapport, en saisissant là l'occasion d'approfondir et de clarifier certaines orientations qui guident les démarches de la Mission de France.

Notre méthode a consisté à discuter et à critiquer successivement chacune des propositions et à rendre compte de la réflexion commune dans cinq textes rédigés par les différents membres de l'équipe. Ce travail porte donc la marque d'une confrontation plus soucieuse d'ouvrir des avenues que d'élaborer un texte bien construit.

Mais, à la lecture, au gré des styles différents d'écriture, une insistance apparaîtra, une sorte de leit-motiv. Il ne s'agit pas d'une idée-force que l'Equipe de recherche théologique aurait voulu « marteler » pour consacrer une idéologie de la Mission, mais sans doute de la trace vive d'expériences tâtonnantes, souvent onéreuses, vécues sur des terrains différents par les membres de la Mission de France.

Notre pratique de la Mission porte en elle une « théologie du passage » qui, sous le signe du Crucifié-Ressuscité, ne peut s'accommoder ni des replis ni des dilutions de notre responsabilité ecclésiale. La Mission vécue comme « entrée en réciprocité » avec les mentalités, les cultures, les hommes et les femmes qui ne partagent pas notre foi : cette réalité quotidienne avait marqué l'Assemblée Générale de la Mission de France en août 1980. Il nous semble aujourd'hui qu'il

y a là plus qu'un thème séduisant et accrocheur, mais bien l'expression d'une pratique qui se cherche. Et si nous sommes devenus plus sensibles au besoin de lieux d'Eglise significatifs de la Mission, c'est bien sûr pour pouvoir dépasser les risques d'enfouissement d'une mission-présence qui n'assumerait pas les tâches de communication appelées par l'évangélisation. Mais c'est sans doute bien davantage pour offrir le visage d'une identité chrétienne éprouvée et relancée par les appels de notre monde.

Jean-Baptiste METZ, dans son livre « La Foi dans l'histoire et dans la société », a interpellé nombre de chrétiens en lançant l'hypothèse que « la crise historique du christianisme n'est pas au sens propre une crise de son message et du contenu de sa foi, mais une crise de ses sujets et de ses institutions, qui font fi trop facilement du sens irréductiblement pratique de ce contenu » (O.C. p. 192).

Les réflexions qui vont suivre ne s'inspirent pas directement de cette hypothèse, mais elles contribuent à la vérifier.

L'identité de l'Eglise ne peut faire l'économie des réaffirmations doctrinales, mais elle ne se redécouvre et ne s'éprouve de manière signifiante que dans des pratiques institutionnelles qui engagent ses membres dans un passage continué à ce qui n'est pas elle-même. L'Eglise n'est elle-même qu'au-delà d'elle-même. Une christologie renouvelée par la méditation du Mystère pascal, du mystère du Crucifié-Ressuscité, appelle une Ecclésiologie dont l'espace est toujours à inventorier : une Ecclésiologie valorisant les ouvertures et les déplacements des pôles institutionnels qui authentifient la présence de l'Eglise dans le monde.

C'est bien guidés par cette intuition tributaire de l'expérience de la Mission de France que nous avons entendu les propositions du « rapport Defois ». Notre lecture n'en remet pas en cause la pertinence, mais elle tend à se dégager des ambiguïtés d'interprétation auxquelles elles peuvent donner lieu.

L'affirmation de la présence de l'Eglise au cœur de notre monde est bien une urgence que nous partageons avec beaucoup d'autres, mais cette affirmation peut comporter des risques de reculs, de « ré-affirmations » craintives, si elle n'est pas vécue sous le signe pascal de notre foi. Et ce signe pascal ne fait l'économie ni des dépossessions ni des altérations. Il invite à les vivre comme des lieux où l'on découvre les sollicitations de l'Esprit du Dieu de Jésus-Christ dans les aléas et les figures multiples de l'histoire des hommes.

Proposition I

De la mission-présence à la mission-communication ou la communication comme mise en acte de la présence

Une présence parfois limitée

Nous reconnaissons l'insuffisance d'une mission cantonnée à la stricte présence. Cette présence n'est pas une fin en soi, même si elle est condition de **vérité**, d'authenticité du témoignage.

La communication avec le monde humain au cœur duquel on vit la présence s'instaure difficilement du fait de la manière trop individuelle

— ce qui ne veut pas dire individualiste —,

trop isolée, dont parfois on est contraint de partager sa foi, en particulier dans le type de présence des prêtres ouvriers.

L'expression des B.T.P. (1) traduit un souhait :

« Etant à la fois un des leurs

et perçus non comme des individus isolés

mais rattachés à la parole d'un corps plus vaste,

nous objectivons un projet collectif vis-à-vis duquel les copains peuvent se situer, s'y reconnaître ou prendre leurs distances ».

Le témoignage d'un P.O. ou d'un chrétien en classe ouvrière

ne renvoie souvent qu'à lui-même, à son équipe, au petit collectif P.O.

Il lui manque la référence à quelque chose de plus large,

à un tissu chrétien, à une Eglise,

même si cela n'a pas à être l'Eglise comme entreprise multinationale.

Se risquer en histoire

L'engagement dans la présence durable est une invitation à reconnaître la contingence historique de l'Eglise, sa situation conflictuelle,

le jeu des différences dont elle est faite.

(1) Bâtiment et Travaux Publics. Compte-rendu de Pentecôte 1981, page 5.

En même temps, nous avons une parole à proposer.
Ce qu'est concrètement l'Eglise aujourd'hui
détermine le type de parole qu'elle annonce :
non une parole d'autorité, mais une parole qui se risque,
qui existe en acceptant sa fragilité,
qui se propose en acceptant d'être repoussée ou transformée.
Pour vivre sans l'esquiver la contingence de l'Eglise,
disons sa condition historique ainsi que celle de sa parole,
il faut s'être familiarisé avec une christologie du passage, de la kénose.
**Le sens de la figure du Christ dans notre histoire
éclaire le type de vie ecclésiale que nous assumons
et le statut de la parole de l'Eglise.**

Aller jusqu'au bout de la présence

Il ne s'agit pas de passer à la mission-communication
comme on passe sur un **autre** bord, vers un ailleurs.
La présence reste l'acte fondamental, le risque missionnaire ;
il y a toujours et plus que jamais
à « faire la preuve de la qualité humaine des témoins » (G.D.).
L'entrée en communication présuppose la profondeur d'un enracinement :
« Nous n'avons que les choses humaines pour exprimer l'illumination de l'Evangile
» (2).
« Si l'Eglise veut dire quelque chose de Jésus Christ,
elle doit d'abord l'apprendre des hommes que nous côtoyons.
Elle ne pourra proposer Jésus Christ qu'en accueillant le projet des autres » (3).
La naturalisation de l'Evangile dans les situations humaines,
l'apprentissage des « langues maternelles »,
ont à être poursuivis pour aborder la communication.
On minimise parfois les acquis de cette présence,
les transformations que la foi y assume.
Mais il faudrait souligner vigoureusement
que la condition de la foi au sein d'une présence et d'une communion
va au-delà d'un simple enrichissement :
la foi acquiert un visage, s'acclimate,

(2) Ibid., page 3.

(3) Ibid., page 4.

mais plus fondamentalement nous affirmons qu'elle se nourrit et se reçoit des expériences humaines.

La mission fait plus que modeler la foi, elle l'alimente.
Le rapport d'elle-même au monde est constitutif de la foi, donc de l'Eglise.

Elle n'a pas à se considérer en soi, a priori,
pour envisager ensuite son implantation dans le monde.
C'est le rapport avec le monde qui fait l'Eglise.

Sur le marché des medias, absente ou présente ?

L'expression « kermesse des idées » (G.D.) reflète assez justement la surabondance d'informations qui caractérise nos sociétés :
prolifération des medias omniprésents et grouillement des messages.
Même s'il n'y a pas accord entre nous sur la manière de faire face à cette réalité, elle nous contraint à ne pas nous satisfaire d'une présence silencieuse : pourquoi des chrétiens n'auraient-ils pas quelque chose à dire au sein de ce monde-là ?

A partir de situations concrètes, la mission-communication pose une lourde question : dans les medias, quelle Eglise doit se manifester ?
L'Eglise locale dans ses limites réelles, sa diversité ?
Les medias sont bien « une épreuve d'évangélisation » (G.D.) : mais lorsqu'on est obligé de rendre compte de la foi, au nom de qui parle-t-on ?

La foi, comme nous l'a appris la présence, ne parle pas d'un ailleurs, d'une position protégée, ou alors elle n'est pas entendue en dehors de ses institutions et elle s'écoute parler.

La foi n'a pas d'origine hors de l'histoire ou dans un recoin protégé de cette histoire.

La « kermesse des idées » traduit bien les conditions réelles : mais faut-il, à n'importe quel prix, occuper le terrain, vendre sa propre camelote, sous prétexte de n'être pas absent et de ne pas rater le coche ?
Quel type d'Eglise les medias vont-ils mettre en circulation ?

Quels rapports l'Eglise entretiendra-t-elle avec ses autres partenaires et concurrents dans les moyens de communication ?

Dans une société qui se donne en spectacle, l'Eglise va-t-elle se situer comme groupe de pression, parti, et donc elle aussi se donner en spectacle ?

Quelles attentes rejoindrons-nous ?

L'opposition de la présence **muette** à la communication est à nuancer.

Le recours volontariste à la communication affronte le même péril que le volontarisme de l'enfouissement.

Le désir d'entrer en communication a besoin d'être réfléchi : quelles questions allons-nous saisir au vol ?

De quelles interrogations allons-nous nous emparer ?

Pour qu'il y ait communication,

il faut qu'il y ait deux partenaires animés du même souci d'établir une relation : or, y a-t-il dans la réalité sociale

une volonté de communiquer avec l'Eglise ?

Y a-t-il une demande sociale pour une communication ?

Faute de ce second pôle interlocuteur,

la communication instaurée par l'Eglise

ne sera qu'une **prise de parole** supplémentaire.

Il ne suffit pas de parler pour établir une communication :

encore faut-il que l'intention de communiquer rejoigne un intérêt.

Les échos des P.O. ou du Tiers-Monde nous apprennent

à ne pas considérer comme évident que la demande est certaine.

Des attentes et des inquiétudes existent :

dans son recours aux medias, que l'Eglise cherche de son mieux à les identifier

à la différence d'utilisateurs qui n'ont pas le même souci de leurs destinataires.

Toute demande religieuse est à décrypter

et n'est déchiffrable que par un « vivre avec ».

Nous devons risquer des itinéraires non balisés pour apprécier ces appels

qui s'annoncent toujours sur des terrains inattendus, surprenants, détournés.

Passer par où le Christ est passé

Une ecclésiologie missionnaire doit s'articuler sur une christologie missionnaire.

Par exemple, l'expression « au nom de la vérité de l'homme en Dieu » (G.D.) est ambiguë.

Si elle est entendue au sens où l'Eglise possède la vérité sur l'homme, elle doit être récusée.

Si elle veut dire que l'Eglise, à la suite du Christ, passant par le même chemin de dépouillement et exposant sa propre vie, se croit sur la voie de cette vérité que Dieu seul détient, alors l'expression peut avoir sens.

Toutes les propositions d'une théologie missionnaire doivent être modelées par une authentique christologie :

« Le serviteur n'est pas plus grand que le maître ».

**Dans l'intimité du Christ,
la vérité n'est ni un bien, ni un dépôt,
mais un itinéraire, un processus, un passage.**

Dans leur rédaction, les Actes prennent même comme schéma le destin du Christ pour écrire le cheminement de Pierre et de Paul nous indiquant par là qu'il n'y a pas d'autre itinéraire pour le témoin et pour l'apôtre.

Proposition II

“ Toute avancée missionnaire passe par une reconnaissance de l'identité chrétienne ”

A l'étape où en est le mouvement missionnaire en France, nous sommes d'accord pour dire qu'une nouvelle avancée missionnaire passe bien par une reconnaissance de l'identité chrétienne. Une attitude unilatérale d'accueil de la vie des travailleurs et de contemplation de l'Esprit dans les projets sociaux est insuffisante.

**Le partage de vie est un long chemin,
mais qui doit aboutir à une communication,
dans un lieu où l'expérience chrétienne
se confronte en profondeur aux expériences humaines.**

Dans ce dialogue,
il nous est nécessaire de dire ce que nous croyons,
non pour « convertir » l'autre,

mais pour que l'autre puisse nous reconnaître
dans notre identité chrétienne.
Nous réagissons aussi contre des tendances à réduire l'action liturgique
à une célébration de la vie,
et donc à une sacralisation du « vécu ».
Car la liturgie chrétienne est aussi le lieu
de la réception d'une Tradition,
de la dépossession du quotidien,
du passage à l'autre
et de l'accueil du Christ comme don du Père.
Si la liturgie chrétienne se réduit à fêter la vie,
en quoi est-elle la source de discernement de notre être chrétien ?
Dans le même sens, il fut un temps après le Concile où,
pour beaucoup de militants chrétiens,
le sommet de la vie d'Eglise c'était la diaspora,
au sens d'une Eglise souterraine invisible.
Il y avait là un rejet des formes institutionnelles d'une Eglise de chrétienté
qui ne correspondaient pas au nouveau rapport
de l'Eglise au monde qu'on voulait promouvoir.
Aujourd'hui, on commence à reconnaître qu'on ne peut en rester là :
l'Eglise doit prendre corps dans la société pour y vivre sa Mission.

L'Eglise doit prendre corps...
Cela ne va pas sans ambiguïté,
**Le risque est grand dans l'Eglise de France,
aujourd'hui, de faire revenir le balancier dans l'autre sens,
vers une crispation sur une identité chrétienne illusoire et fausse :**
— identité illusoire
car ce serait faire l'impasse sur les nécessaires médiations idéologiques :
aujourd'hui, une parole d'Eglise
c'est une voix parmi d'autres :
c'est même une diversité de voix.
La reconnaissance de l'identité chrétienne
ne peut pas esquiver l'affrontement des idéologies.
L'identité ne se construit
que dans la production même de ces accents différents.
Il faut accepter la fragilité de la Parole de l'Eglise,
à laquelle l'expose la variété de ses expressions.

– identité fausse aussi
car elle ne correspondait pas à celle de notre Dieu,
tel qu'il s'est révélé en Jésus Christ.
La foi chrétienne tend à une expression sociale,
mais elle est tellement paradoxale qu'elle n'est jamais univoque :
elle cherche à dire quelque chose de Dieu
et celui-ci reste incompréhensible,
ce Dieu est le Tout Autre
et il s'est incarné,
il nous invite à être présents à tout homme
et nous demande une priorité aux pauvres...
Le concept de Dieu en christianisme
n'est pas dogmatiquement et unilatéralement exprimable.

Ce paradoxe, l'un d'entre nous au Maghreb l'exprime en disant :
« Heureusement pour moi, Dieu est un Crucifié ».

**L'identité chrétienne ne s'offre au monde authentiquement
que de manière vulnérable.**

**Permettre à d'autres de la reconnaître,
c'est bien le contraire d'une parole imposée et du prosélytisme.
La démarche missionnaire de l'Eglise doit refaire le geste,
que Dieu a fait en Jésus.**

Si l'authenticité de l'identité chrétienne
c'est « instaurer historiquement un dialogue autour de la mémoire de Jésus » (G.D.),
alors il s'agit bien d'une dépossession radicale
pour témoigner de la parole vivifiante de Dieu.

Ainsi, une identité chrétienne
marquée par une théologie du passage, de la Kénose,
est capable de reconnaître le jeu des différences
dont nous avons signalé l'importance.
En revanche, une identité chrétienne
qui serait centrée sur une théologie de l'affirmation de Dieu
ne nous semble pas pouvoir y faire place.

L'Eglise a à prendre corps, disions-nous.

Mais de quelle façon ?

A notre avis, il faut articuler

trois dimensions de cette Eglise en train de prendre corps :

1) **La rencontre** d'hommes chrétiens avec d'autres hommes à travers leurs idéologies, leurs cultures et le poids de leur vie quotidienne. Cette rencontre dans la durée, ce partage de vie, cette présence missionnaire sont une dimension constitutive de cette Eglise prenant corps : **l'Eglise est déjà tout entière là**, à condition que la présence soit bien un mouvement « d'entrée en réciprocité » : respect mutuel et naissance d'une parole échangée. Rappelons nous la rencontre de Pierre et de Corneille (Ac. 10).

2) Une deuxième dimension est ce qu'on pourrait appeler la « **communauté - source et vérification** », porteuse d'une Parole qui l'interpelle : l'Ecriture et la Tradition chrétienne, appelée à accueillir sans cesse son Seigneur dans la célébration liturgique. Souvenons-nous comment Pierre est amené à rendre compte à la communauté de Jérusalem du travail de l'Esprit dans sa rencontre avec Corneille (Ac. 11), et combien cette Eglise est bousculée, transformée par cette Parole en acte.

3) Notre vision d'Eglise doit s'ouvrir à **tous les hommes qui traversent l'Eglise**, comme Corneille et les siens — on perd leur trace dans les Actes... Ne sont-ils pas l'Eglise pour autant, ces hommes qui auront fait un bout de chemin avec nous au travail, ou à l'occasion d'un baptême, d'un enterrement, du catéchisme de leur enfant... ? Ils ne participeront pas durablement à la communauté ecclésiale. Pourtant ils auront vécu quelque chose de la réalité ecclésiale : ils auront traversé ce dialogue, cette rencontre, sans y reconnaître le Nom de Jésus Christ, mais en y vivant de son dynamisme. C'est pour nous le témoignage de la **liberté de l'Esprit**, signifiant ainsi que le Royaume de Dieu dépasse largement l'Eglise. C'est au carrefour de ces trois dimensions d'une Eglise prenant corps qu'est produite l'identité chrétienne.

Le rapport Defois préconise que l'Eglise prenne les moyens de la communication.
Pour nous, nous disons :

**l'Eglise est de fait en communication,
elle n'existe comme Eglise authentique de Jésus Christ
que dans ces trois moments articulés
qui sont la structure de sa présence dans l'histoire.**

Alors, sur cette base,
rendre la foi crédible passe effectivement par une visibilité sociale
qui exprime véritablement cette identité chrétienne :
des « lieux de communion socialement repérables »
où ces trois moments puissent être vécus,
« des expressions sociales de Jésus Christ »
qui appellent à un viens et vois (orientations de l'A.G. de 1980).
Il s'agit aussi de créer des « espaces de passage »
où des gens puissent rencontrer l'Eglise,
ne serait-ce qu'épisodiquement.
De tels « espaces unitaires » (G.D.)
doivent rejeter l'élitisme et le refuge,
la tentation de vouloir réaliser immédiatement
une communion impossible dans la société.
Une autre tentation serait de vouloir « parler d'une seule voix ».
Laisser parler l'Esprit, c'est une tâche exigeante :
articuler les approches différentes des chrétiens,
en se laissant interpeller par les expériences vécues
par d'autres cultures, peuples et religions.

Proposition III

Une attention à la Transcendance qui doit nous renvoyer aux pratiques de notre société

**1. C'est par l'attention à la transcendance qui est en l'homme
que passent les déclarations en faveur d'une Transcendance.
Même si c'est pour affirmer que celle-ci justifie celle-là.**

Solitude des êtres dans un monde affairé et bruyant
où l'on se sent apprécié à la seule aune de ce qu'on gagne,
invitation lancinante à produire pour consommer,
acceptation de toutes les pesanteurs,
à commencer par celles des instincts...

Aujourd'hui tout concourt à réduire en l'homme
la place pour un au-delà de soi-même.

Il est donc urgent de **réintroduire la Transcendance
en prônant le sérieux de l'exigence éthique.**

Mais trop souvent dans le passé
le recours à la Transcendance prenait forme incantatoire,
dans un contexte d'abstraction et d'extériorité.

Il faut donc lui imposer un lieu de vérification.

Ce lieu, c'est « ce qui rapproche les hommes entre eux
dans la vie de tous les jours,
les simples rapports humains » (G.D.)

Quand, au-delà de tous les mercantilismes,
on y crée un peu de gratuité ;
quand, à l'encontre des fermetures des techniques
ou des normes économiques,
on prend parti pour le sens des existences.

Lieu de vérification de toute éthique,
ce quotidien de l'humain l'est donc aussi de cette référence
à la transcendance ultime qu'est la Religion.

C'est dans la façon dont se vit une pratique sociale
que s'induit le sens de Dieu dont on se réclame.

**C'est le souci qu'une société a de respecter l'homme
qui authentifie le discours qu'elle tient
en faveur de la Transcendance.**

2. Comme chrétiens nous n'avons pas le monopole de l'appel à la Transcendance, de la promotion de l'éthique.

Il nous faut prendre en compte le pluralisme de notre société française,
ainsi que le fonctionnement laïc de son système politique,
enraciné dans notre histoire, juridiquement défini,
et qui peut être légitimement interprété
comme la « juste autonomie des réalités terrestres »
reconnue par Vatican II (Gaudium et spes, 36).

a) Notre Eglise catholique n'est pas le seul groupement spirituel qui intervienne dans cette affaire.

Elle n'est pas la seule, en France, à se réclamer de l'Evangile ;

il existe aussi, même si elles sont minoritaires, d'autres communautés chrétiennes.

Elle n'est pas la seule à se réclamer de la Bible :

700 000 juifs vivent en France.

Elle n'est pas la seule à référer la conduite de l'homme à l'Absolu.

Car vivent aussi au milieu de nous d'autres croyants au Dieu vivant, à commencer par tous les musulmans immigrés ou français.

Elle n'est pas la seule à vouloir témoigner pour la conscience morale et la signification que celle-ci donne à notre agir.

Des agnostiques et des athées en font aussi leur règle.

b) Notre Eglise,

avec les autres groupements culturels ou religieux,

doit accepter que l'Etat, et donc les responsables politiques,

s'occupent aussi de l'éthique dans la perspective du légal,

c'est à dire de la gérance, pas toujours exaltante,

de la recherche du minimum exigé

pour que les hommes d'une société donnée

puissent vivre les uns avec les autres dans une relative solidarité.

En interdisant ce qui y met obstacle,

sans que pour autant le non-interdit soit approuvé.

Elle doit donc se garder de trop vite faire la leçon à l'Etat,

d'attendre de lui qu'il joue un rôle d'animation morale

qui n'est pas le sien.

Elle ne peut lui demander non plus

qu'il soit le gardien de ses propres vues éthiques.

Mais elle a le droit de manifester publiquement

une attention critique aux effets sur les comportements et rapports sociaux

de l'appareil législatif mis en œuvre par les pouvoirs publics.

Cette **modestie de l'Eglise** est importante

pour que son annonce soit missionnaire,

pour que sa parole soit au moins accueillie par ceux qui sont loin d'elle.

Toute religion à visée universaliste,

même si sa prétention est légitime,

doit se prémunir contre la tentation unitaire qui pousse à minimiser,

à réduire à rien ou presque les questionnements des « autres ».

Tentation qui peut prendre plusieurs formes :
exclure, intégrer ou rejeter avec indifférence.

C'est pour tout cela que l'expression,
utilisée parfois, d'un « service public de la transcendance » (G.D.),
pour décrire ce rôle de l'Eglise,
n'est pas des plus judicieuses.

Dans l'esprit des gens, en effet,
« service public » n'implique-t-il pas exclusivité dans la fonction exercée,
c'est à dire monopole ?

Il conviendrait aussi d'élucider le sens des adjectifs « public »,
« collectif » employés pour caractériser ce « rôle »,
ces « responsabilités », ce « témoignage » de l'Eglise.

Si, comme nous le pensons,
il ne peut s'agir que de l'Eglise dans sa totalité organique,
magistère et fidèles, évêques, prêtres et laïcs,
ne serait-il pas préférable de parler de témoignage
ou de rôle « communautaire » ?

Mais comme il n'est pas évident
qu'il y ait unanimité de tous les croyants catholiques
dans tout le domaine moral,
cela nous obligerait à prendre acte d'une autre sorte de pluralisme,
le pluralisme intra-ecclésial...

3. Ce sont des insistances héritées de l'Evangile qui définissent les institutions se réclamant du Christ.

Insistances qui pourraient être les suivantes :

a) L'universalisme

Sans cesse revendiqué dans la prise en compte de l'homme.
Quand on parle d'honorer l'homme ou de le respecter
cela ne vise jamais une entité ornée d'une majuscule,
mais toujours **tous** les sujets humains, quels que soient les critères
d'après lesquels on les classe ou les distingue.

Tout homme est Image de Dieu,
tout homme est mon prochain.

b) Il faut prendre parti, sans réserves, pour l'égalité entre les humains,
une égalité de fond, qu'aucune différence, de talents ou d'aptitudes,
ne peut démentir ni masquer.

Egalité qu'il faut rendre toujours plus concrète
au plan des droits, des chances,
et aussi de l'avoir pour le nécessaire.

Nous devons donc refuser tous les courants de pensée
qui s'en prennent à ce qu'ils appellent avec dédain l' « utopie égalitaire »
et qui sont la résurgence de vieux et de proches paganismes.
Nous avons à prendre acte des différences et diversités,
mais pour les comprendre comme une complémentarité,
non comme une hiérarchie.

c) Nous avons à repérer et à discerner
quels sont, dans le contexte de notre civilisation post-industrielle,
les **petits** que l'évangile honore.

Qui sont donc les marginaux, les exclus, les rejetés,
les déviant par rapport aux normes très impérieuses
de nos sociétés, capitalistes ou socialistes ?

Qu'en est-il aussi pour les hommes des autres mondes,
troisième ou quatrième,

sur la fatigue desquels nous construisons nos efforts économiques ?

d) Le respect des « petits » passe par la transformation
des pratiques de **relations** et de **communications** dans nos sociétés.

Nous devons accepter leur aspiration à prendre la parole,
à s'exprimer, à s'expliquer,
à être écoutés, à avoir part aux responsabilités.

e) Il faut redonner place à la **gratuité**.

La gratuité qui s'exprime étonnement dans le **pardon**,
le pardon social en faveur des coupables,
le pardon spirituel qui est la nouveauté de l'Évangile.

Même si cette dernière révélation,
qui nous apprend un insoupçonné visage de Dieu,
une autre relation de nous à Lui,

n'est pas immédiatement accessible
à ceux qui ne l'ont pas encore trouvé,
nous savons, d'après l'Évangile,

que la relation de l'homme à l'homme
en peut être le symbole et l'humble esquisse.

Voilà quelques conditions auxquelles, nous a-t-il semblé,
devraient satisfaire celles et ceux
qui veulent réintroduire la transcendance dans le tissu social d'aujourd'hui.
Sans se séparer du monde des hommes,
toujours à partir de ce que les hommes ont découvert, entr'aperçu.
En aidant à ce que se fasse l'ouverture,
la brèche qui fait sortir des contentements suffisants.
Pour une avancée, un passage, à l'exemple du Nazaréen
qui passa de la Galilée à la Judée,
puis de la Judée à un Ailleurs...

Proposition IV

La mission, c'est faire exister socialement l'Eglise de façon originale, c'est-à-dire évangélique

Nécessité d'une communication de la foi,
affirmation d'une identité chrétienne dans le souci de la transcendance :
ces propositions indiquent à l'Eglise sa tâche actuelle.
Il reste toutefois à mieux dire
comment elle peut être présente à la société,
comment collectivement les chrétiens peuvent aider à la construction
de nouveaux rapports sociaux, avec quelles institutions.
L'Eglise ne peut en effet être indifférente à la société dans laquelle elle vit.
Aujourd'hui plus que jamais,
les chrétiens ne peuvent se désintéresser
des mouvements qui traversent le corps social
et des difficultés que cela soulève.
Nous sommes dans une période de mutations rapides
qui permettent la satisfaction de bien des besoins
mais qui en créent de nouveaux, laissent subsister de fortes **inégalités**
et des **injustices** aussi bien matérielles que culturelles.
C'est une société de la réussite individuelle
qui souvent exclut ceux qui ne peuvent suivre.
A ce point de vue notre développement engendre une maladie propre
dans le domaine de la relation :
combien de personnes vivent dans une **solitude** dramatique !

Acteurs sociaux comme tous les autres hommes,
les chrétiens doivent être préoccupés de cette situation
et, collectivement **apporter un témoignage spécifique.**
Mais sous quelle forme ? Avec quelles institutions ?

Pendant longtemps, c'est essentiellement
par le biais d'institutions spécifiquement chrétiennes
que l'Eglise a essayé de traduire dans la société
sa vocation à créer un monde plus fraternel.
Ecoles, hôpitaux, institutions de secours aux plus démunis,
syndicats, voire partis à caractère chrétien
ont contribué à forger avec un dynamisme variable,
l'image d'une église soucieuse de transformer la société.
Toutefois, depuis quelques décades, ces institutions ont été contestées
souvent au nom d'une forme renouvelée de présence au monde
qui serait plus missionnaire et moins guettée par le risque d'enferment.
Alors ? Faut-il penser qu'aujourd'hui encore
ces institutions sont un mode de présence adéquat de l'Eglise à la société ?
Ou bien faut-il aller dans le sens de la critique
que nous venons d'évoquer
et les considérer comme définitivement inadaptées ?
Et dans cette hypothèse
quelle forme pourrait prendre l'engagement de l'Eglise dans le monde ?

Pour les tenants de ces institutions,
elle peuvent être un cadre
propice à la création de rapports sociaux plus harmonieux
d'inspiration chrétienne.
Rares, en effet, sont ceux qui affirment
qu'il y a une façon chrétienne de soigner
ou d'organiser les relations dans l'entreprise,
qu'il y a des façons particulières de procéder dictées par la foi.
Mais, cependant beaucoup disent
qu'il peut y avoir un esprit propre inspiré de l'Evangile
et qui ferait de ces institutions une sorte de laboratoire,
de lieux privilégiés pour poser les bases d'une société renouvelée
qui ensuite pourrait devenir attractive pour les autres hommes.

Or il nous semble
qu'il y a dans cette façon de poser le problème

une conception des rapports de l'Eglise et de la société
à laquelle nous ne pouvons adhérer.

L'Eglise y garde en effet un statut d'extériorité par rapport au monde,
comme si elle pouvait faire la vérité toute seule,
isolée des autres hommes.

L'Eglise serait détentrice d'une vérité sur la société
qu'elle n'aurait plus qu'à transmettre.

Est-ce ainsi que s'est opérée la révélation chrétienne à ses débuts ?

**L'Incarnation ne dit-elle pas un tout autre mouvement
d'enfouissement dans ce monde
pour y féconder les germes du Royaume ?**

Jésus et les chrétiens

ne sont-ils pas **allés à la rencontre** de tous les hommes
à commencer par ceux par lesquels, à vues humaines,
la société fondait le moins d'espairs ?

On ne voit pas se constituer un groupe de purs
se réfugiant dans le désert pour y jeter les fondements du Royaume sur terre,
mais bien plutôt des hommes attentifs à leurs frères
et cherchant le salut dans les richesses enfouies en chacun.

Constituer ainsi des institutions séparées,
c'est d'autre part admettre que l'Eglise pourrait,
en tant que groupe,

ne pas être traversée par les contradictions du monde
ou victime de ses pesanteurs.

Or l'histoire passée et présente nous montre à l'envi
que la communauté ecclésiale est une communautés d'hommes
avec les mêmes dynamismes et les mêmes difficultés
que tout autre groupe humain.

Combien d'institutions dont le dynamisme de départ a pu être extrêmement fécond
mais qui sont par la suite devenues pesantes,
lorsque le souci de préserver des intuitions
est devenu souci de protéger l'institution !

Toute institution est lourde de la tentation du pouvoir
et l'Eglise n'échappe pas à cette loi.

Il nous faut enfin évoquer un aspect de ce débat
qui nous semble particulièrement déterminant :
le contexte français de séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Depuis quelques siècles en effet,
l'Etat a pris en charge des secteurs autrefois gérés par l'Eglise.
C'est le cas par exemple de l'hôpital ou de l'école.
Et ces nouvelles institutions se sont voulues laïques,
c'est à dire admettant en leur sein une diversité d'opinions, sans ségrégation.
Peut-être y a-t-il là une utopie
qui a masqué des engagements parfois partisans,
mais en tous cas il est admis aujourd'hui dans l'opinion
que les institutions publiques ne doivent pas être un lieu
où s'exprimeraient de façon dominante
des positions ou des croyances particulières.

Dans ce contexte,
on voit mal que la place des chrétiens soit dans des institutions séparées
qui apparaissent nécessairement comme concurrentes de celles de l'Etat.

**Les chrétiens ont place dans l'administration publique
pour en garantir la diversité et pour y vivre de l'Evangile.**

Et s'il est un domaine qui n'est pas pris en charge par les affaires publiques,
les chrétiens devraient agir sur les responsables de la collectivité
pour qu'ils assument leurs responsabilités
plutôt que de répondre à ce besoin par une institution chrétienne.
La laïcité de l'Etat étant une donnée admise du plus grand nombre,
la place des chrétiens est aux côtés des autres hommes
pour y apporter leur dynamisme propre.
C'est ainsi que nous voyons l'engagement missionnaire des chrétiens,
plus que dans la séparation.

Alors ? Faut-il brader d'un coup
tout ce qui reste d'institutions chrétiennes,
quelle que soit la nature de ce qui s'y vit ?
Sûrement pas.

Dans la situation présente
nombre d'entre elles sont porteuses de créativité et d'initiatives
aptes à répondre à des besoins souvent difficiles à prendre en compte,
qu'il faut savoir évaluer.

Et s'il est souhaitable qu'un transfert se fasse
en direction du secteur public,
ce doit être avec la garantie que cette richesse sera préservée.
Il ne s'agit pas ici de défendre des intérêts étroits
mais de veiller à ce que l'apport original d'un certain nombre d'institutions
chrétiennes ou non,

puisse être assumé par l'ensemble de la collectivité.
Abandon progressif d'institutions séparées,
engagement des chrétiens aux côtés des autres hommes dans le secteur public :
il y a là une orientation importante
qui devrait permettre aux chrétiens de lever certaines ambiguïtés
sur le rôle de l'Eglise dans le monde.

Avoir établi cela ne suffit pas cependant à dire
quel peut être le rôle de l'Eglise face aux questions sociales.
Ce mode de présence est nécessaire
mais on sent bien que l'Eglise a quelque chose à dire
ou à faire d'autre que cette seule présence.
De quelle façon ?

Il nous faut revenir ici aux rassemblements chrétiens déjà évoqués.
Ces rassemblements sont des lieux
d'écoute de la Parole et de la Tradition.

Mais il faudrait que s'y reflète aussi

le souci qu'a l'Eglise de participer à la transformation du monde

et nous voyons ce souci se traduire d'une double façon :

Ces rassemblements devraient d'abord être des lieux de **confrontation**
pour des chrétiens aux options différentes
qui admettraient aussi la présence de non-chrétiens
comme cela se fait déjà en certains endroits.

Il y a là une tâche prophétique de l'Eglise
liée à sa vocation à constituer l'unité de l'humanité.

Faisant communiquer des chrétiens se situant de façon différente,
ces « espaces unitaires » constitueraient quelque chose d'original dans la société
et d'inspiration évangélique.

Et il ne faudrait pas tant attendre de ces actes de communion
la définition d'un compromis dans des situations conflictuelles,
mais plutôt y voir déjà un grand pas en avant dans le fait d'échanger
et se dire ses différences.

Ce serait beaucoup si, dans notre société,
pouvaient exister de tels lieux d'écoute réciproque.

Et on pourrait d'autre part concevoir

que des **communautés manifestent leur engagement**

dans des circonstances précises

par un soutien à tel groupe ou tel mouvement.

Il ne s'agirait pas

de faire renaître les institutions caritatives sous leur forme ancienne mais de manifester occasionnellement une solidarité de la communauté à tel ou tel mouvement.

Il y aurait là un deuxième mode d'intervention de l'Eglise dans la société qui permettrait de signifier le souci évangélique des pauvres et des exclus.

Proposition V

L'universalité de la Mission au carrefour d'interrogations difficiles

Cette cinquième proposition

qui nous invite à sortir de l'hexagone

veut placer la mission au niveau mondial.

— Elle dénonce toute tentation d'un repli frileux sur nos seuls problèmes français.

— Elle insiste sur le « choc en retour » (G. Defois) que nous avons à recevoir des Eglises d'autres continents.

— Elle souligne enfin qu'on ne saurait parler de perspectives missionnaires sans intégrer les combats pour l'homme.

L'universalité de la Mission n'existe pas sans solidarités à l'échelon de la planète.

Comment ne pas se réjouir de ces orientations

si proches de celles que nous avons votées à l'A.G. d'août 1980 ?

Mais que sont les plus belles intentions

sans mise en place de pratiques qui leur donnent corps ?

Comment, par exemple, va-t-on mettre en œuvre

ce « choc en retour » dont il est parlé :

Par quels canaux ?

Avec quels hommes ?

Bref quel prix est-on réellement prêt à payer ?

Faute de préciser les moyens qui seraient à prévoir,

il y a fort à parier que pas grand chose ne se produira.

Plus profondément l'affirmation de cette 5^e proposition :
« Toute mission est universelle »
pose en principe ce qui précisément aujourd'hui fait question.
Comment entendre cette universalité au regard des non-chrétiens ?
**Comment comprendre la prétention de l'Eglise,
parmi les autres religions, à l'universalité du Salut ?**
Peut-on n'en rien dire ?

Certes l'affirmation de cette universalité de la mission de l'Eglise fait partie de ces évidences chrétiennes transmises apparemment sans problème de génération en génération. N'est-elle pas rattachée aux consignes même de Jésus :

« Allez, enseignez toutes les nations ».

et illustrée par tant d'apôtres prêts à risquer leur vie, de Saint Paul à tous ces missionnaires du XIX^e siècle, en passant par Saint François Xavier ou Matteo Ricci.

Aujourd'hui l'évidence d'une annonce conquérante de l'Évangile, coextensive à l'univers, fondée sur l'absolu de la vérité chrétienne, demande un large ré-examen.

Qu'assigne-t-on comme démarche et contenu à l'activité missionnaire ?

A quel type de totalisation se réfère-t-on quand on parle d'universalité ?

Force est de constater que l'affirmation des siècles passés est aujourd'hui lieu d'interrogations majeures.

Des historiens, sociologues, ethnologues, ont mis en lumière tout ce qu'avaient impliqué certaines pratiques missionnaires :

collusion avec la volonté colonisatrice des Etats, impérialisme culturel occidental convaincu de sa supériorité, destruction de l'équilibre des sociétés ,etc.

Des missiologues ont essayé de comprendre la complexité des « motifs étrangers » qui se cachaient derrière « l'obéissance à l'appel divin d'enseigner toutes les nations ».

Des théologiens se sont mis à réfléchir sur l'adage :

« Hors de l'Eglise, pas de salut »,

sur les manières de l'entendre,

comme sur le statut théologique des non-chrétiens.

Malgré toutes ces explications et éclairages, est-ce que la mission ne vient pas quand même buter sur trois questions majeures ?

1. Le prosélytisme

Même intelligent, discret, respectueux de la différence des autres,
ne comporte-t-il pas toujours présent
ce côté « importation de l'extérieur »
d'un ensemble de valeurs, de croyances et de mœurs ?
La volonté d'annonce ne recèle-t-elle pas
en son dynamisme même
un secret désir de captation, de main-mise ?
L'annonce de l'Évangile peut-elle y échapper
N'est-ce pas ce qui fait dire à certains
que la mission est à elle-même son propre obstacle ?

2. La dichotomie entre chrétiens et non-chrétiens

Cette dichotomie, pensée en termes d'élection et d'exclusion,
de dedans et de dehors,
a été pendant des siècles
la source d'un fantastique dynamisme missionnaire.
« Qu'il suffise d'évoquer St François Xavier, Patron des Missions,
qui baptisa des milliers et des milliers de gens,
convaincu que si, il ne le faisait pas, ils seraient précipités en enfer ».
Qu'on se souvienne de la façon dont juifs, musulmans et païens
étaient considérés comme ceux qui s'égarent ou se perdent.
« Cette regrettable dichotomie a scindé le monde
en deux zones inégales, fondamentalement opposées.
Elle a produit plus de mythes, d'ignorance complète et plus d'ambition
que n'importe quelle autre perception de différence » (1).
Aujourd'hui cette dichotomie s'estompe
et fait place à une question,
celle de la relation à vivre et à comprendre.
En effet, le contenu de toute démarche de mission
ne reste-t-il pas étroitement dépendant de la manière
dont nous percevons le rapport entre chrétiens et non-chrétiens.
Qu'en disons-nous aujourd'hui ?

(1) Richard Cote :
« Quelques prétentions à l'absolu dans l'histoire des missions chrétiennes »,
Concilium n° 155, avril 1980, p. 26. Voir dans le même numéro
Christian Duquoc : « Le christianisme et la prétention à l'universalité ».

3. La prétention à l'absolu du salut

Au fond, ne sommes-nous pas là, au cœur des difficultés précédentes ?

Les chrétiens sont-ils les seuls adorateurs du vrai Dieu ?

L'interrogation est redoutable.

Dans le contexte de supériorité occidentalo-chrétienne, dans un climat de méconnaissance des autres traditions religieuses, la question ne se posait guère, tant l'excluaient les évidences culturelles et religieuses majoritairement disponibles. N'est-ce pas elles qui, en fin de compte, ont produit la chrétienté, conçue comme reflet et expression sociale de cette prétention ?

Aujourd'hui il en va bien autrement.

On ne peut se dispenser de mettre cette prétention en rapport avec les autres grandes religions mondiales et les grands appelants de l'humanité.

C'est bien là, après des décades,

une des conclusions de ceux qui vivent au Maghreb :

« Sous l'effet provocateur de traditions arabo-musulmanes, on comprend combien l'habituel discours occidental chrétien a fait, et fait encore trop facilement, l'économie de la différence.

De fait, ce discours s'organise le plus souvent de façon autonome, dans un splendide isolement,

comme si Dieu ne se risquait pas constamment à travers d'autres histoires, d'autres traditions religieuses, d'autres sagesse ;

comme si nous n'avions rien à apprendre d'elles,

à commencer par la guérison de nos prétentions idéologiques et pratiques, individuelles ou institutionnelles à posséder Dieu ».

(Compte rendu Session Maghreb 1981).

Admettre, sur la base théologique d'une dispersion des « semences du Verbe »

la valeur d'une relation à Dieu extérieure à l'Eglise,

modifie profondément une certaine manière

d'entendre l'universalisme chrétien

et nous oblige à comprendre de façon nouvelle

l'originalité de notre Foi en Jésus Christ

et à percevoir différemment

notre responsabilité d'annonce de l'Evangile.

Tentons d'en dire quelque chose :

a) Affirmer que Jésus Christ est la Voie, la Vérité, la Vie, n'équivaut pas à faire des chrétiens les vrais adorateurs du Père. Une distance essentielle est toujours à maintenir entre deux ordres de réalités : celle de Jésus, celle des chrétiens. N'est-ce pas précisément pour maintenir cet écart que les premières communautés chrétiennes ont écrit les synoptiques ? **Affirmer qu'en Jésus est l'absolu de la révélation de Dieu, c'est désigner un horizon que nous, chrétiens, nous ne possédons pas.** Il nous échappe et nous ne pouvons en aucun cas le transformer en propriété ou en monopole, ici et maintenant. Jésus nous propose d'entrer par la conversion dans le Règne de Dieu et promet pour cela l'envoi à tous les hommes de son Esprit. N'y a-t-il pas eu, historiquement parlant, une série de pratiques indues qui a fait des formes institutionnelles et des énoncés dogmatiques de l'Eglise catholique une médiation obligée pour le salut de tout homme ? Dire cela ne diminue en rien la responsabilité qu'a l'Eglise d'être et de se faire, en société et en histoire, témoin et médiation de la présence du Christ-Ressuscité.

b) Nous avons reçu des générations précédentes l'Évangile comme témoignage des pratiques de Jésus relues par les premières communautés chrétiennes. **Ce n'est pas pour autant que nous possédions la pleine compréhension de la figure de Jésus.** Si la lecture de l'Écriture est toujours à refaire, c'est bien le signe qu'aucune lecture n'est définitive, aucune n'en épuise la richesse et les possibilités de sens et d'appels. Aveu de l'Eglise à travers ses différentes traditions, que la révélation de Dieu en Jésus Christ est moins un donné tout fait qu'un long travail d'appropriation des générations et des peuples de tous pays et continents. La Pentecôte est moins derrière nous qu'elle n'est devant nous comme une tâche.

Pour le moment nous n'en sommes qu'à une étape inachevée et précaire qui nous interdit de parler du Mystère du Salut offert en Jésus Christ comme si, placé en un point de vue surplombant, nous en saisissons toutes les dimensions. Plus qu'à exacerber une prétention, ne sommes-nous pas renvoyés à la modestie ?

c) Paradoxalement,

l'affirmation qu'en Jésus Christ est l'Absolu de la Révélation de Dieu ne se vérifie que dans la dépossession de notre prétention chrétienne à détenir cette vérité.

Aller enseigner toutes les nations

ne consiste pas en effet à affirmer conceptuellement une identité chrétienne importée d'ailleurs.

C'est avant tout se risquer dans des cohérences humaines, culturelles, sociales et religieuses

étrangères aux terrains habituels de l'Eglise

pour produire l'expression de la nouveauté de la vie chrétienne.

Démarche non de captation mais de passage

qui est acceptation de l'inconnu,

exigence de déplacements, épreuve de la nuit.

Démarche sous le signe d'une dépossession et d'une altération acceptée.

Démarche d'attente et de veille

sous le signe de l'exode et de la croix

avec l'espoir fou que des hommes

puissent un jour exprimer et vivre de façon inédite

la nouveauté de vie offerte en Jésus Christ.

C'est dans ce passage continu à ce qui n'est pas elle-même,

tout en se référant à Celui qui l'a fondée

et la refonde sans cesse,

que l'Eglise se constitue.

Peut-elle se dire l'Eglise du Christ mort et ressuscité,

si elle ne se risque pas

hors de ses frontières par delà ses habitudes et ses idéologies,

pour accueillir et entrer en rapport

avec de multiples efforts humains qui lui sont étrangers ?

N'est-ce pas ainsi qu'elle témoigne du Mystère

qui l'habite et qu'elle ne possède pas ?

— *Approches bibliques* —

Nous nous proposons ici de rendre compte de quelques instruments de travail parmi les plus accessibles pour ceux qui veulent ouvrir la Bible ou qui souhaitent pouvoir en guider d'autres. Volontairement, on se situe à la hauteur de la demande de commentateurs cherchant des introductions pas trop ardues.

1. Etienne CHARPENTIER : **Pour lire l'Ancien Testament**, Cerf 1981, 120 p. environ.
du même auteur : **Pour lire le Nouveau Testament**, Cerf 1981, 120 p. environ.

L'auteur de ces deux ouvrages d'initiation a rassemblé là le fruit de 20 ans de travail avec des groupes de découverte de la Bible. Disparu accidentellement voilà un an, il a longtemps animé le service biblique *Evangile et Vie* dont nous présentons ci-après les cahiers.

Si l'iconographie est réduite par souci d'économie, les deux livres fourmillent de plans, de chronologies, de cartes, afin qu'aucun des repères nécessaires ne fasse défaut. Une bibliographie, assez large et graduée en difficulté, complète chaque chapitre. Sont offertes également toutes les informations matérielles souhaitables à propos du texte, des langues, de la transmission, des manuscrits et cela, pour l'Ancien Testament comme pour le Nouveau. En général, en fait de manuels, élémentaire rime avec pauvre : ce n'est pas le cas ici car sont prises en considération à peu près toutes les questions que l'on n'ose pas poser par peur de passer pour sot ou inculte. Il existe un « Que sais-je ? » sur l'A.T. et un autre sur le N.T. écrits par des auteurs sérieux (Edmond JACOB et Oscar CULLMANN) : leur texte date pourtant sur des points importants et E. Charpentier est nettement plus à jour tout en s'adressant lui aussi au même large public.

Les deux guides se complètent et ne se répètent pas ; il est donc recommandé de commencer avec l'Ancien Testament. Détail intéressant, ils peuvent être lus et travaillés aussi bien seul qu'en groupe. L'adage observé est qu'« un bon guide est celui qui s'efface devant le monument » : jamais ces deux livrets ne se substituent au texte de la Bible, mais ils signalent les passages incontournables et privilégient certains textes dont la liste est fournie par un Index. Les informations fournies ne remplacent pas les notes techniques de la Bible de Jérusalem et de la TOB, éditions auxquelles est renvoyé le lecteur.

Dans le volume consacré à l'Ancien Testament, on trouve les séquences principales de l'histoire de l'ancien Israël, des renseignements politiques et culturels sur les civilisations avec lesquelles le peuple d'Abraham, de Moïse et de David a été en contact. Les types d'écrits sont clairement présentés : chronique historique, code juridique, oracle prophétique, écrit de sagesse, poésie liturgique ou lyrique. A propos de la délicate questions des traditions du Pentateuque (Yahviste, Elohiste, Sacerdotale, Deutéronomiste), E. Charpentier présente sobrement et modestement l'hypothèse sans la statufier en dogme. On aurait aujourd'hui le souci de préciser que ces quatre traditions ne sont peut-être pas **successives**, comme on l'a cru, mais en partie au moins concomitantes et contemporaines les unes des autres. Les affirmer successives, c'est entretenir le penchant à accorder la préséance absolue à l'antérieur chronologiquement.

Le volume introduisant au Nouveau Testament, outre qu'il est soucieux de décrire l'univers historique des premiers chrétiens, fournit une bonne présentation du genre littéraire « évangile ». Car écrire un « évangile », cela correspond sans doute à un projet obéissant à un modèle plus ou moins explicite. De même chaque évangile tisse des matériaux relevant de genres littéraires distincts : enseignement moral par maximes, fables exemplaires, récits liturgiques, testaments ou discours d'adieu, controverses, etc.

A mon avis, deux qualités départagent aujourd'hui les ouvrages d'introduction à la Bible : sont dignes d'intérêt ceux qui énoncent ce qu'ils entendent par « lire un texte », faisant le lien entre lecture du texte et enquête historique ou archéologique, et ceux qui ne se dérobent pas devant les questions théologiques, c'est-à-dire les questions de la foi qui surgissent et qu'on ne peut indéfiniment refouler.

Quelques pages du volume sur l'Ancien Testament (pp. 11 à 15) traitent de la question : « qu'est-ce que la lecture et l'étude d'un texte ? » E. Charpentier y propose une « boîte à outils » pour apprendre à lire en respectant le texte, sans pour autant le « mettre sous globe », le fétichiser. Comment peut-on apprendre peu à peu à ne plus **se servir** d'un texte pour être soi-même productif, mais plutôt à rendre le texte capable de produire ? Comment peut-on guérir de l'obsession du sens sans renoncer pour autant à se nourrir de l'Écriture ? Beaucoup d'obstacles s'amenuisent lorsqu'on parvient à articuler correctement la lecture proprement dite du texte et le recours à l'enquête historique.

Les extrêmes coexistent aujourd'hui : pour certains, l'histoire se substitue purement et simplement au texte en deux sens : en un premier sens, si j'ai reconstitué le milieu, les influences, le contexte, alors je déduis le texte ; en un second sens, le texte n'est qu'un corridor qui mène au fait dont il parle, donc si je tiens l'événement, qu'ai-je encore besoin du texte ? Dans les deux cas, le texte n'a aucune consistance propre, produit de l'histoire ou porte d'entrée vers l'histoire. L'autre extrême est représenté par la présentation solitaire du texte : aucun texte n'a de comptes à rendre à l'histoire. En quelques pages, l'auteur nous indique comment prendre au sérieux la lecture du texte, comment cette lecture appelle ensuite une investigation historique et comment enfin cette saisie du texte dans sa propre histoire est la condition pour qu'il soit pertinent dans notre propre contexte actuel.

Certaines questions théologiques auxquelles l'étude de la Bible ne peut pas ne pas mener ne sont pas refusées, même si elles sont traitées modestement. Par exemple, on a vu autrefois les pages de l'Écriture unilatéralement comme des récits d'histoire ; puis, renvoyant le balancier dans l'autre sens, on n'a plus reconnu en elles que des textes confessants, des déclarations de foi, ce qui était tout aussi exclusif. Peut-on dire ou non quelque chose du Jésus de l'histoire aujourd'hui à partir du Nouveau Testament ? La question est abordée franchement de même que celle-ci : comment parler de la divinité de Jésus en fidélité aux textes ? On ne contourne pas non plus l'interrogation sur le **canon**, c'est-à-dire la clôture de la Bible et son aspect contingent. La réflexion sur le canon conduit E. Charpentier à une invitation : que la lecture de la Bible ne soit pas seulement l'acquisition d'une connaissance une **référence**, mais qu'elle devienne **l'écriture** d'un Évangile aujourd'hui : « Ainsi les chrétiens ne sont pas condamnés à reproduire passivement un « modèle » ; ils sont invités à enfanter le Christ dans le monde, à inventer, dans la fidélité au message premier, le visage du Ressuscité pour notre monde » (Pour lire le Nouveau Testament p. 121).

2. Cahiers « Évangile » (Service biblique Évangile et Vie, 6, avenue Vavin, 75006 PARIS)

A part les introductions que nous venons de recenser, il y a bien sûr le volume déjà présenté dans la L.A.C., « A la découverte de la Bible » (Ed. Ouvrières). L'objet est le même (vue d'ensemble de la Bible), même si les moyens sont fort différents : itinéraire

ballisé destiné à des groupes avec le minimum de renseignements techniques et pas d'iconographie.

Mais en dehors de ces ouvrages généraux, le recours aux cahiers « Evangile » est irremplaçable pour plusieurs raisons. Lorsqu'on veut étudier un livre précis, une épître par exemple, un auteur, un thème (par exemple, vie et mort), un courant (par exemple, la Sagesse), les cahiers offrent un outil précis, rodé par des groupes bibliques, soumis à des relectures. Dans le domaine de l'exégèse, certaines études vieillissent vite : c'est pourquoi ces courtes monographies à jour sont nécessaires. D'ailleurs, chaque cahier renvoie aux ouvrages plus fouillés sur la question qu'il aborde. La pratique de ces instruments commodes a un dernier avantage : les auteurs, différents pour chaque numéro, mettent en œuvre grosso modo la même méthode de lecture avec pourtant chacun sa manière d'accentuer tel ou tel aspect. Si bien que se servir de cette revue apprend à appliquer une procédure aux textes en gardant conscience de l'originalité de chaque livre et donc en sachant adapter son outil.

Les cahiers « Evangile » en sont à leur n° 39 et depuis le n° 27, l'équipe des animateurs publie sous forme de **suppléments** des recueils de textes ou des études très utiles (liste au verso de la couverture de chaque numéro). Sur les 6 suppléments parus, 3 concernent la littérature « intertestamentaire », c'est-à-dire les écrits religieux juifs pour la plupart qui s'écrivaient et se diffusaient alors que se constituaient les écritures chrétiennes (le N.T.) : (28). Les manuscrits de la Mer Morte ; (32) Vies d'Adam et Eve, des patriarches et des prophètes ; (36) Flavins-Josèphe. L'importance de ces écrits pour nous se reconnaîtra au fur et à mesure qu'ils seront accessibles en traduction à un plus grand nombre de lecteurs. Ils sont l'humus producteur où les écrivains chrétiens ont puisé leur langue et des éléments de leur conception du monde. Autour de la Bible, erratique, personne ne croit plus qu'il n'y ait que du sable. Mais la vulgarisation de ce qu'on a appelé imparfaitement « Intertestament » pose aussi de nouvelles questions. J'en évoque deux : la première à surgir sera celle de la frontière entre juifs et chrétiens. De plus en plus apparaîtront fragiles certains critères d'identification religieuse — plus ou moins aveugles historiquement — séparant vigoureusement dès l'origine communauté juive et communauté chrétienne. Il sera nécessaire de rendre accessible, en même temps que les textes, ce qu'on peut dire de l'histoire du judaïsme entre la mort d'Alexandre et la fin des dernières guerres juives. Une seconde question :

celle du rapport à l'Ancien Testament. Souvent dans le texte du N.T., on se trouve devant une réutilisation d'un matériau de l'A.T. : par exemple, quand la Transfiguration utilise les images du don de la Torah au Sinaï. Aujourd'hui, nous faisons directement le rapprochement entre l'écriture chrétienne et le texte du Pentateuque : n'est-ce pas faire l'économie de la littérature juive contemporaine ? Ne faudrait-il pas, comme on le fait pour les targums, rapprocher le texte chrétien, non pas directement de la lettre de l'Exode, mais de ce que les écrits juifs en réutilisaient au même moment ? Le va-et-vient que nous instaurons entre le Nouveau Testament et l'Ancien est parfois trop peu scrupuleux lorsque nous ne sommes pas alertés sur ces questions.

3. Gilles BECQUET « Comment Dieu parle aux hommes »

Cerf (Dossiers libres), 1981, 190 p.

Même s'il est recommandé, lorsqu'on lit la Bible, de retenir le plus longtemps possible des impatiences théologiques, on ne peut pas indéfiniment les écarter et ceux qui lisent la Bible en groupe le savent bien. C'est pour aider à assumer ce questionnement que G. BECQUET a écrit ce petit dossier très bien fait. L'auteur a travaillé avec le C.M.R., mais aussi avec d'autres groupes ; il est co-auteur de trois tomes de « Lectures d'Évangile » parus au Ed. du Seuil.

Le point de départ est le suivant : grâce à la diffusion d'informations historiques, nous avons pris conscience que la Bible est **écriture**, qu'elle est faite des écrits d'un peuple, qu'elle est pas conséquent une certaine façon de parler de Dieu. Mais alors quel sens donner à ces expressions : Dieu parle, parole de Dieu, oracle du Seigneur, paroles de vie... ? Comment Dieu parle-t-il aux hommes à travers les écrits d'un peuple qui parle de lui-même, de ses expériences et aussi de son Dieu ? G. BECQUET fait comprendre comment le peuple, en écrivant les expériences qu'il fait, en contant les événements qu'il affronte, les relit et y discerne quelque chose du comportement et de l'allure de Dieu. L'existence individuelle aussi bien que collective, relue et remâchée, n'est pas, mais **devient** parole de Dieu ; une parole de Dieu sur les hommes, plus que sur lui-même d'ailleurs. Ce qui signifie que la Bible ne devient **pour nous aussi** parole de Dieu sur nous-mêmes que dans la mesure où nous avons les pieds plantés dans notre propre histoire ne cherchant pas à la fuir mais à y discerner... « Ce double cheminement,

avec des hommes d'aujourd'hui et avec ceux de la Bible, m'a fait saisir avec plus de vigueur deux faces intimement liées de la Parole de Dieu : elle est une parole qui se révèle et agit dans les profondeurs de l'homme ; et, en même temps, elle le renvoie, celui d'aujourd'hui comme celui de la Bible, à sa tâche dans le monde » (p. 4).

L'ouvrage est en deux parties : 1) Comment un événement peut-il devenir « parole de Dieu » ? 2) L'écriture dans la lecture d'un événement (avec 6 exemples détaillés de lectures de textes). L'ensemble de la démarche est d'accès facile avec références pour prolonger et index. Dans un passage équilibré (pp. 127 à 152) est traité le même thème que nous avons déjà évoqué : qu'est-ce lire ?

L'auteur aide à dépister deux erreurs fréquentes :

1) Le dogmatisme de l'Écriture seule. Dire que la parole de Dieu est circonscrite à l'Écriture, c'est du fondamentalisme. Ou alors, cet exclusivisme de l'Écriture dissimule une volonté de donner libre cours à l'inflation anarchique des « lectures ». Si l'Écriture est **seule**, au sens propre du mot, tous les parcours sont permis : après les méthodes historico-critique, psychanalytique, matérialiste, pourquoi pas les lectures esthétique, érotique, gnostique, etc. ? (Je ne récusé pas les méthodes ci-dessus nommées, mais je signale qu'elles s'accompagnent parfois d'une idéologie antagoniste à la théologie chrétienne). Si l'Écriture est « abstraite », c'est-à-dire séparée, tout est légitime. Mais quoi d'étonnant alors de découvrir vert ce que l'on a peint en vert, de faire dire à un texte ce que la moulinette dit fort bien toute seule sans qu'il soit besoin de texte pour cela ?

Toujours dans cet isolement de l'Écriture, on perd de vue une perception chrétienne élémentaire : l'Écriture est **texte**, mais elle est aussi **parole**. Un texte est une toile tissée de fibres diverses — un textile — dont le tissage peut être parcouru de différentes façons. Et chaque façon différente de parcourir la texture produira un effet différent. Il est donc acquis que le texte a une objectivité, une matérialité qui résistent. Mais ce même texte de l'Écriture est aussi une **parole**, c'est-à-dire un énoncé tout-à-fait à propos. La Bible est pour nous une parole présente, actuelle, qui doit être écoutée et qui nous révèle quelque chose de nous-mêmes, de notre situation. Parce que ce n'est que **dans la foi** que la Bible est **parole**, faut-il vouer à l'irrationalité son fonctionnement

comme parole ? S'il y a une distance entre le texte **lu** et la parole **écoutée**, cet écart cache-t-il une rupture et l'écoute croyante est-elle une pure audition incontrôlable, sans lien réel au texte ? Ces questions doivent être assumées par les croyants faute de quoi le rapport à l'Écriture s'apparente plus à une espièglerie aux dépens du texte qu'à une quête de vérité.

2) Le mutisme à propos de la révélation. G. Becquet peut aider à retrouver le courage de se mesurer à la question. Il y a un fondamentalisme de l'événement comme il y a un fondamentalisme du texte. Pour les uns, Dieu se dévoile dans la lettre d'un texte, pour les autres dans l'évidence d'un fait qui tombe univoque sur l'humanité médusée et incrédule... Même si nous récusons ces caricatures, nous n'en soutenons pas moins que Dieu n'a pas cessé de parler et qu'il se révèle dans les « signes des temps », dans le quotidien même.

G. Becquet montre que Dieu ne se révèle ni dans le texte comme tel, mis à plat, objectivé, ni dans l'histoire réduite à ce qui arrive, à la conjoncture contingente, aux circonstances actuelles. Si Dieu se révèle, c'est dans une rencontre du texte et de l'histoire, quand l'Écriture portée par un peuple se manifeste comme parlant précisément de ce présent parce qu'elle lui est confrontée. Parole et révélation sont des opérations divines dans lesquelles le peuple est coopérateur.

L'Écriture ne devient parole révélatrice de Dieu que lorsqu'elle est vécue comme parole au sujet de l'humanité, de son destin, de ce qui lui est promis. Il n'y a pas de parole qui parle en soi, mais toujours une parole qui réfère à, qui énonce à propos de, qui juge de quelque chose. D'où l'erreur qui consiste à chercher la vérité dans un texte désolidarisé de l'histoire ou, à l'inverse, dans une réalité historique qui serait douée de transparence. La mémoire individuelle ou ecclésiale du texte rend toujours possible que cette Écriture se mette à parler. Ce n'est pas nous, pour dire vrai, qui actualisons la Parole de Dieu, mais c'est elle-même qui par notre volonté de la rendre présente ici et maintenant à notre quotidien, s'actualise, prend vie. Le dossier de G. Becquet ouvre des pistes et prouve que l'on peut sans caricaturer ni affadir le message aborder des questions vitales.

Eric Brauns.